

QU'EST-IL ARRIVÉ À VICTOR HUGO FIN JUIN 1878 ?

Affabulations, rumeurs, témoignages, conjectures

Le géant fait de l'ombre au voisinage. Il est tentant, et trop humain, de vouloir l'écarter. Ah ! « les chênes qu'on abat », quelle satisfaction pour les arbrisseaux ! Victor Hugo en a fait l'expérience à la fin de sa vie. Ses ennemis auraient bien aimé pouvoir l'enterrer prématurément et l'ont donné plus d'une fois pour mort ou, au moins, gâteux. Mais un siècle de biographies peu rigoureuses a fini par accréditer même auprès d'admirateurs du poète l'idée d'un affaiblissement de ses fonctions intellectuelles, qui expliquerait une baisse de son efficacité dans ses dernières années. Dans un petit livre très apprécié et diffusé, intitulé, qui plus est, *Victor Hugo par lui-même*, Henri Guillemin a donné de l'auteur en 1884 une évocation qui a fait des ravages :

Depuis des années, le vieillard ne travaille plus [...], se lève à midi et passe la plus grande partie de ses journées dans une vague torpeur¹.

À titre d'exemple, on peut lire sous la signature d'Yves Gohin, excellent spécialiste de l'œuvre :

À la suite de la congestion cérébrale de juin 1878, son activité intellectuelle fut très diminuée, son travail créateur à peu près nul².

Hugo lui-même a pu sembler leur donner raison en écrivant à Juliette Drouet, le 31 décembre 1879 : « Je ressemble à ces gros arbres que le vent secoue avant de les arracher³ ». Mais cette lucidité n'exclut-elle pas précisément la sénilité que certains lui ont prêtée, méchamment ou non ?

Nous rappellerons d'abord les récits biographiques qui sont à l'origine de ce qu'il est permis de considérer désormais comme une idée reçue, puis nous rendrons compte de ce que l'on trouve dans la presse à l'époque de l'événement en cause, nous ferons état des rapports de police, enfin nous rapporterons les témoignages des proches et nous nous pencherons sur les carnets et les lettres de l'écrivain, avant de proposer, très prudemment, le diagnostic qu'un médecin d'aujourd'hui peut tirer du croisement de toutes ces informations.

Les affabulations des biographes

Tout se serait joué dans la nuit du 27 au 28 juin 1878, au cours de laquelle se serait produit un événement pathologique apparemment subit. Après enquête, la source de tous les biographes depuis une centaine d'années semble bien un livre qui date de 1902, un quart de siècle après les faits, dix-sept ans après la mort de Hugo. Juana Richard-Lesclide, veuve du secrétaire de Victor Hugo, prétendait y publier des « notes et souvenirs intimes, recueillis dans les papiers » de son mari, et prendre le poète « en ce qu'il a d'inédit encore, [...] aux veilles de son départ précipité pour Guernesey où, pendant plus de cinq mois, il resta cédé [sic] à ses amis mêmes, à ses admirateurs, à la presse à l'affût⁴ ». On verra que Hugo fut loin d'avoir pour seul compagnon Richard Lesclide et qu'un journaliste au moins s'introduisit à Hauteville-House (elle l'indiquera elle-même au cours de l'ouvrage, sans se soucier apparemment de se contredire), mais notons d'ores et déjà l'exagération de la durée – plus de 5 mois – répétée avec insistance (p. II et 7) : parti le 4 juillet de Paris, Hugo y retournera le 9 novembre, donc après un séjour à peine supérieur à 4 mois. Ce pourrait n'être qu'une simple inexactitude, mais la grossière erreur qui la suit prouve une information très défectueuse : « Victor Hugo ne s'était jamais absenté sérieusement de Paris depuis sa rentrée en France », ne craint pas d'affirmer Juana Lesclide (p. 7) ; elle paraît ignorer les presque douze mois que Hugo passa à Guernesey du 7 août 1872 au 31

¹ Coll. « Ecrivains de toujours », éditions du Seuil, 1951, p. 13-14.

² Coll. « Que sais-je ? », Presses universitaires de France, 1987, p. 70.

³ Victor Hugo, *Oeuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin. Le Club français du livre, Paris, 1972, t.XVI/1, p.611.

⁴ Mme Richard Lesclide, *Victor Hugo intime*, Félix Juven, 1902, p. II.

juillet 1873, à moins qu'elle veuille, en les passant sous silence, rendre plus extraordinaire le séjour de 1878.

*

Signalons d'abord que Richard Lesclide, de son vivant, en avait proposé lui-même une explication :

L'origine de la maladie à la suite de laquelle Victor Hugo dut aller prendre quelques mois de repos à Guernesey, en 1878, n'a jamais été racontée. Il peut y avoir du reste plusieurs versions à ce sujet, mais je crois que la mienne est la bonne .

Il évoquait « une sorte de tournoi oratoire entre le Maître et Louis Blanc [...]. Victor Hugo se retira sans céder plus de terrain à son adversaire, qu'il aimait si cordialement d'ailleurs ; mais la contrariété éprouvée, jointe à d'autres fatigues, lui causa une irritation nerveuse qui l'obligea à aller respirer l'air des îles de l'Archipel. Après peu de temps, il était parfaitement remis et reprenait sa vie de devoir et de travail⁵ ». Voyons à présent ce que rapporte sa veuve des causes de ce voyage et qu'elle donne comme « la vérité » sur cette « seule époque inédite » de la vie du poète : il aurait été « frappé, le vendredi 28 juin, d'un grave ébranlement cérébral, déterminé par une joute oratoire dans laquelle il avait pour adversaire Louis Blanc ». La suite du récit nous reporte à la veille :

Le jeudi 27 juin, dans le petit salon de la rue de Clichy, insuffisamment aéré pour les trente personnes qui s'y pressaient, Victor Hugo et Louis Blanc furent aux prises de dix heures du soir à une heure du matin. Il s'agissait alors d'un projet de fête ou de souscription qui réunissait dans une commune apothéose Voltaire et Jean-Jacques Rousseau⁶. Le poète se refusait à placer le nom de Jean-Jacques à côté de celui du grand philosophe. / [...] La résistance acharnée de Louis Blanc agaçait prodigieusement Victor Hugo. A minuit, selon la coutume de la maison, les visiteurs restés sur la brèche passèrent dans la salle à manger où un souper froid était servi. / [...] Le poète, très fatigué par un surmenage qui eût brisé tout autre que lui, se mit au lit dans un violent état d'irritation nerveuse. / [...] Le lendemain, la situation empira dans de telles proportions que la famille, alarmée, manda le docteur Allix, dont le premier soin fut de faire condamner la porte du Maître et de prescrire un repos absolu. / Le docteur Sée vint à son tour visiter l'illustre malade qu'il trouva dans un état d'affaïssement des plus inquiétants. Victor Hugo [...] avoua qu'il se sentait « étonné », – c'est sa propre expression – puis fatigué, mais en dépit de toutes les prescriptions et contre tout conseil, le poète sortit vers six heures pour faire une visite urgente. Richard Lesclide, qui était dans les confidences de son glorieux ami, le quitta quai de la Tournelle, où le Maître se rendait à peu près quotidiennement⁷ depuis certains drames intimes qui avaient bouleversé son intérieur. / [...] La journée du 30 juin fut mauvaise. À une nuit lourde succéda une atonie profonde. Le docteur Broca fut appelé. / L'affaïssement du malade était si complet qu'il ne s'occupa même pas de la fête nationale, dont on commençait les préparatifs, ni des manifestations auxquelles il était mêlé. Une seule chose sembla réveiller sa torpeur vers le soir, sa visite au quai de la Tournelle. Il sortit fort tard et défendit qu'on l'accompagnât ou qu'on le suivît. / [...] Le docteur Allix et M. Lockroy⁸, très inquiets, transgressèrent pourtant ses ordres et suivirent à distance l'illustre vieillard qui les fit poser pendant deux heures – guère moins – devant une porte cochère du quai de la Tournelle. / Mais les symptômes de la maladie persistaient, gros de menaces ; les grands praticiens déclarèrent qu'il fallait,

⁵ *Propos de table de Victor Hugo* recueillis par Richard Lesclide, E. Dentu, 1885, p. 303-304.

⁶ Signalons au passage une nouvelle défaillance de l'information : il n'a jamais été question d'une « commune apothéose » ; Voltaire a été célébré le 30 mai et Hugo a prononcé un grand discours à cette occasion ; Louis Blanc aurait souhaité voir le poète s'associer à un hommage à Rousseau.

⁷ Au domicile, s'accorde-t-on à penser, de Blanche Lanvin, qui avait été au service de Juliette Drouet et dont la liaison avec Hugo se noua en 1873.

⁸ Edouard Lockroy, ancien secrétaire de Renan, journaliste, cofondateur du *Rappel*, député des Bouches-du-Rhône, avait épousé en 1877 Alice Hugo, veuve de Charles Hugo.

en toute hâte, soustraire le poète à son milieu dévorant. Pour cela, il n'était que l'éloignement. La famille tint conseil et un séjour à Guernesey fut adopté en principe. [...] Le Maître, qui s'exprimait presque avec facilité, comparativement aux jours précédents, donna des ordres pour qu'on emportât un de ses manuscrits auquel il voulait travailler et qu'il assurait lui avoir été « dicté par le Lion d'Androclès⁹ ».

Victor Hugo partit le 4 juillet pour Guernesey.

Les rares études sur sa santé parues ultérieurement dans des périodiques médicaux partent sans le dire de ce récit pour émettre des diagnostics relativement divergents : « grave ébranlement cérébral », se contente de répéter l'un¹⁰, « attaque avec embarras de la parole et gestes incertains », dont Blanche ne « fut point la cause » mais plutôt un dîner copieux, décrète un autre¹¹ ; « petit ictus apoplectique avec embarras de la parole et gêne des mouvements », déclare un troisième¹². Quant aux biographes, ils s'emparent chacun à leur tour des éléments du récit de Juana, sans jamais le mettre en question sauf sur des points de détail, qu'ils corrigent ou écartent, alléguant ou non pour ce faire quelques rares documents, presque toujours les mêmes et souvent tronqués . « On a dit, on a cru que Blanche fut la cause de la congestion cérébrale qui abattit – pour un temps – ce vieillard étonnamment robuste, écrit, à la suite d'un des médecins que nous avons cités, Raymond Escholier [...]. En vérité, l'attaque d'hémiplégie du 28 juin 1878 paraît bien due au surmenage intellectuel et, il faut le dire, à l'excès de bonne chère et à l'abus de bons vins¹³. » Notons l'aggravation du diagnostic et son assurance, contrastant avec une certaine prudence sur l'identification des causes. Fernand Gregh, renvoyant explicitement à Juana Lesclide pour le récit de l'épisode, attribue à l'excès de travail « une légère attaque de congestion cérébrale bientôt réprimée¹⁴ ». André Maurois atténue encore le diagnostic mais fait état de symptômes (observés on ne sait par qui) :

Dans la nuit du 27 au 28 juin 1878, par un temps chaud, après un dîner trop copieux et une discussion violente (au sujet d'une solennité Rousseau-Voltaire) avec le petit Louis Blanc, [Victor Hugo] eut une très légère congestion cérébrale. Sa parole s'embarrassa, ses gestes devinrent incertains. Puis il parut se ressaisir et le lendemain voulut, malgré tous les siens, aller chez Alba, quai de la Tournelle¹⁵.

Le premier, il cite une lettre de Juliette Drouet du 28 juin au soir mais n'en retient que quelques mots : « Cher bien aimé, tu m'as paru...un peu fatigué... ». Au lecteur attentif de deviner que les points de suspension tiennent lieu de coupures. Il nous apprend ensuite – sur la foi de quel témoignage ? – que les docteurs Allix et Sée, « inquiets, l'avaient épié tout le jour » et « lui firent entendre qu'il devrait désormais renoncer aux plaisirs de la chair ».

Henri Guillemin se trompe en signalant que Hugo a présidé, le 27, « le banquet Voltaire » mais, en quête d'indices sur la sexualité de Hugo, il a le mérite de recourir à ses carnets intimes, où il grappille des bribes d'informations :

... ce soir-là, avant de se mettre au lit, fort tard, [Hugo] a noté : Réunion chez moi pour le centenaire de Rousseau. Louis Blanc¹⁶ et quatre délégués. Et tout à coup dans la nuit, le frôlement de la mort. / On lui cache, le plus possible, la vérité. Il n'a pas d'aphasie et

⁹ *Victor Hugo intime*, p. 2 à 7. Androclès, esclave romain fut, selon Aulu Gelle, livré aux bêtes pour s'être enfui de la maison de son maître. Le lion qu'il avait naguère soigné le reconnut et se coucha à ses pieds, ce qui valut à Androclès la grâce de l'empereur. Juana Lesclide semble vouloir insinuer par ce détail que Hugo n'a pas toute sa tête. Mais ou bien elle est victime d'une confusion ou bien elle cherche à l'entretenir. En 1853-1854, au cours des expériences de tables parlantes de Jersey, le « Lion d'Androclès » ayant demandé à être interrogé en vers, Hugo composa un poème à lui adressé qu'il inséra en 1859 dans la « Première Série » de *La Légende des siècles*. Juana Lesclide a dû entendre son mari parler de cet épisode et a cru pouvoir exploiter le vague souvenir qu'elle en avait retenu, sans s'aviser de l'anachronisme qu'elle commettait.

¹⁰ Dr F. Michaux, *Chronique médicale*, juillet 1931, p. 170.

¹¹ Dr Félix Regnault, *Revue moderne de médecine et de chirurgie*, avril 1929, p. 119.

¹² Dr Benassis, *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, mars 1936, p. 79.

¹³ R. Escholier : *Victor Hugo, cet inconnu*, Paris, Plon, 1951, pp. 326-327.

¹⁴ F. Gregh : *Victor Hugo / Sa vie / Son oeuvre*, Flammarion, 1954, p. 110.

¹⁵ A. Maurois : *Olympio ou la vie de Victor Hugo*, Paris, Hachette, 1954, p. 546.

¹⁶ Un nom est omis : Marcère. Sans doute faute d'avoir pu être déchiffré par le transcripteur.

ses mouvements restent aisés, mais il éprouve une sensation assez effrayante de vide en lui, d'extrême lassitude ; il se sent frappé, dit-il, d'une sorte d' « étonnement » comme un homme sur qui se serait abattue la foudre, et qui survit, indemne, en apparence, mais prostré, stupéfié, vaguement hagard. Les docteurs Allix, Sée, Broca, n'ont pas caché aux siens qu'il a failli être emporté par une congestion cérébrale. Il ne faut pas qu'il le sache. On ne doit point même, devant lui, paraître inquiet. Juliette, qui dissimule son épouvante, lui dit, le 28 au soir, qu'elle l'a trouvé bien préoccupé, et même un peu fatigué au cours de la promenade en voiture qu'ils ont faite l'après-midi. Il n'est pas allé, ce jour-là [note de Guillemin : « Quoi qu'en dise Juana Richard-Lesclide dans son Victor Hugo intime »], quai de la Tournelle, chez Blanche ; on ne l'a pas laissé seul un instant. Le carnet est ici un document tragique : Hugo essaie encore d'y écrire, pendant trois jours, les 28, 29 et 30, se bornant à y indiquer les dépenses ménagères. Le 30, il s'arrête, et la page commencée demeure vide¹⁷.

Il ne manque à Guillemin que d'avoir tourné la page pour découvrir les notes du 1^{er} juillet...

Seize ans plus tard, la si riche édition chronologique des *Oeuvres complètes* de Hugo se contente de reproduire en guise de texte des Carnets pour les derniers jours de juin les relevés hâtifs et ultra-sélectifs de Guillemin. Encore seize ans et Hubert Juin en restera au même point :

...dans la nuit du 27 au 28 juin 1878, Hugo, après avoir passé la soirée à discuter avec Louis Blanc, de Voltaire et de Rousseau, est victime d'une congestion cérébrale sérieuse¹⁸.

Citation textuelle du tableau synchronique du tome XVI des *Œuvres complètes* ; seul le qualificatif final est de la responsabilité du biographe. Au moins cite-t-il plus longuement les lettres de Juliette publiées dans le même tome : celles du 28 juin et du 2 juillet. Mais de la première il coupe le début, qui faisait état de la promenade mentionnée sans commentaire par Guillemin. Peut-être Hubert Juin la juge-t-il peu compatible avec le diagnostic qu'il propose. Et il n'a prêté aucune attention au doute émis par Jean Massin dans une note d'une lettre de Victor Hugo à un destinataire inconnu, de juin 1878 :

La tradition veut que Victor Hugo ait eu, le 28 juin 1878, une discussion avec Louis Blanc, et se soit emporté contre ce dernier, qui voulait que le centenaire de Jean-Jacques soit célébré avec autant d'éclat et de ferveur que celui de Voltaire ; Victor Hugo aurait objecté l'abandon de ses enfants par Jean-Jacques, et c'est à la suite de sa colère qu'il aurait été frappé de congestion cérébrale la nuit suivante. Nous ne croyons pas sans peine à l'exactitude rigoureuse de cette tradition, non plus qu'au rapport causal entre la discussion et la congestion¹⁹.

Alain Decaux, dans sa biographie de 1984, n'en avait pas davantage tenu compte. Et s'il date l'emploi du temps du 27 du lendemain, on se demande si ce n'est pas par un simple lapsus : car, selon lui, c'est le 28 juin, que Victor Hugo,

...comme chaque jour, est allé voir Blanche qui s'est mise nue devant lui. Il est rentré pour dîner – copieusement. Le petit Louis Blanc est là. Sur Rousseau et Voltaire, fort à la mode à cause du double centenaire, les deux hommes se querellent. Louis Blanc tient pour Jean-Jacques et Hugo pour l'ermite de Ferney. Après le départ de « Bonhominet²⁰ », tout à coup la parole de Hugo s'embarrasse, ses gestes s'alourdissent. Juliette considère cela

¹⁷ H. Guillemin : *Hugo et la sexualité*, Paris, Gallimard, 1954, pp. 122-123.

¹⁸ H. Juin : *Victor Hugo*, Paris, Flammarion, 1986, t. 3, p. 259.

¹⁹ Victor Hugo, *Oeuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin. Le Club français du Livre, Paris, 1972, t. XVI, 1, p. 541. J. Massin commente une lettre dans laquelle Hugo écrit, à propos de la commémoration de Rousseau, le 14 juillet : « On risque d'amoinrir les glorieux souvenirs en les confondant [...]. On diminue Rousseau en le mêlant au 14 juillet ; on diminue le 14 juillet en lui ajoutant Rousseau. Ce qui est grand peut attendre. Si le temps manque cette année, attendons l'année prochaine. Il vaut mieux ajourner qu'amoinrir. »

²⁰ « Bonhominet », surnom de Louis Blanc, dû à sa petite taille.

avec épouvante. On l'aide à se coucher. Il s'endort. Le lendemain au réveil, il déclare qu'il se sent très bien. Il suffit de le voir pour penser le contraire. Dans l'après-midi, comme la journée est très belle, Juliette suggère une promenade en voiture. Il accepte. En route, il sombre dans un mutisme total. Elle s'affole. En hâte, elle fait appeler les docteurs Allix et Sée²¹. [...] Avant de les introduire auprès de Victor, Juliette les attire dans un coin du salon. Elle baisse la voix pour leur confier que, malgré son âge, le maître se laisse trop souvent aller, avec de jeunes personnes, à des excès qui peuvent être à l'origine du malaise dont il a souffert. Graves comme des papes, les médecins hochent la tête et s'en vont examiner Hugo. Aucun doute, il y a eu attaque et il faudra prendre des précautions. L'un des médecins se penche vers Hugo et, sentencieusement, l'avertit qu'il n'est pas raisonnable de faire à soixante-seize ans ce que l'on pratiquait à vingt ans. L'œil de Hugo s'écarquille. Visiblement, il ne comprend pas. Plus bas encore, le médecin explique : les dames... / Une immense stupéfaction se lit sur le visage de Hugo : – Mais, docteur, reconnaissez que la nature devrait avertir – ! / D'évidence, en ce qui le concerne, elle n'a pas averti. / Une seule solution, pour qu'il se condamne lui-même au repos – in petto Juliette ajoute : pour qu'il échappe aux chasseresses éhontées – un séjour à Guernesey. Pied à pied, il lutte pour y échapper. Là-bas, que fera-t-il sans Blanche ? Il faut que tout l'entourage se ligue. On va jusqu'à appeler Petite Jeanne à la rescousse ! [...] / Il cède [...] ²².

Max Gallo, omniscient, nous restitue l'épisode du point de vue même de Hugo :

Le soir du 27 juin, il accueille Louis Blanc chez lui, et, après le dîner, alors que l'atmosphère est lourde – peut-être les ébats de l'après-midi avec Blanche pèsent-ils –, il s'empresse dans la discussion à propos de Voltaire et de Rousseau. / Tout à coup, les mots lui manquent, il a l'impression que sa bouche se remplit de terre, que les phrases s'émiettent, qu'il ne réussit plus à parler. Il tente de poursuivre. Il lève la main, mais il ne peut atteindre le col de sa chemise qu'il voudrait desserrer. / Il étouffe. On écrase sa tête entre deux parois. On comprime sa gorge, sa poitrine et son cœur. Il a envie de vomir. / On l'aide à monter dans sa chambre. Il reconnaît, malgré le voile qui obscurcit sa vision, les docteurs Allix et Sée. Il croit comprendre qu'ils parlent de congestion cérébrale, qu'ils lui demandent de ménager ses forces, et donc de renoncer aux jeunes femmes. Il se soulève sur les coudes. Il est étonné. / – Tout de même, la nature devrait avertir ! / Le lendemain, il a l'impression de marcher plus lourdement. Il fait une courte promenade en compagnie de Juliette. / – Je crains que tu ne te promènes²³ au-delà du possible, dit-elle, et je voudrais pour tout au monde te voir prendre un peu de repos. Je ne serai tranquille que lorsque tu seras hors de portée de tous ceux qui te harcèlent... Pour ceci, pour cela, [...], sans souci de ton repos, de ta santé et de ta vie. / Il cède [...] ²⁴.

*

Tels sont les récits des principaux biographes. Comme on le voit, il semble bien exister un noyau commun constitué par le récit de Juana Lesclide, sur lequel se greffent des variations plus ou moins importantes, parfois romancées, qui aboutissent au récit halluciné de Max Gallo. Un point essentiel caractérise ces textes : en dehors des noms de médecins appelés en consultation, constamment répétés, comme s'ils suffisaient à cautionner des diagnostics – sensiblement différents – qui ne relèvent que de l'opinion ou du caprice des biographes, l'absence totale de références médicales. Et pour cause : il n'y a vraisemblablement pas eu de bulletin de santé remis à la famille par les trois médecins auxquels, selon Juana Lesclide, on fit appel. Ces mêmes consultants n'ont pas publié par la suite l'observation

²¹ Ici Decaux reproduit intégralement le texte (incomplet) de la lettre de Juliette du 28, publié dans les *Œuvres complètes*, t. XVI / 2, p. 601-602.

²² A. Decaux : *Victor Hugo*, Paris, Perrin, 1984, p. 997-998.

²³ Lapsus, peut-être dû au surmenage du biographe : Juliette avait écrit : « que tu te surmènes ».

²⁴ M. Gallo : *Victor Hugo*, tome II «... Je serai celui-là », XO Editions, 2001, p. 438-439.

médicale du malade ; la déontologie le leur interdisait. Et, à supposer qu'il y ait eu attaque ou congestion cérébrale, on peut comprendre que ni le principal intéressé ni son entourage n'eussent souhaité le faire savoir.

Juana Lesclide, dans l'avant-propos de son ouvrage, *Victor Hugo intime* – presque jamais mentionné comme source par ceux qui, en l'occurrence, lui empruntent tant –, déclarait, elle, publier les « notes et souvenirs intimes, recueillis dans les papiers de Richard Lesclide, l'ami féal, le "secrétaire par admiration" [...] qui vécut dans le rayonnement du Maître qu'il vénéra et chérit au-delà de la mort²⁵ ».

Mais quel crédit accorder à ces notes et souvenirs de Richard Lesclide, peut-être interprétés, sélectionnés, majorés, voire inventés en partie par sa femme ? Une lettre de Hugo à Meurice, en date du 1^{er} novembre 1878, nous apprend que le « secrétaire par admiration » fut largement défrayé des quatre mois passés à Hauteville-House mais qu'il aurait désiré davantage. C'est l'occasion pour Jean Massin d'une note en forme d'avertissement :

Les Propos de table de V.H. qu'il publiera après la mort du « Maître » ne peuvent être utilisés qu'avec grande précaution : ils fourmillent d'erreurs grossières quand ils ne démarquent pas d'autres sources. C'est aussi après la mort du « Maître » qu'il épousera la jeune Juana, qui avait dix-huit ans seulement en 1885 [...] ; le Victor Hugo intime que Juana Richard-Lesclide publiera après la mort de son mari, en 1902, est donc encore plus sujet à caution que les Propos de table, ce qui n'est pas peu dire ! Nous n'insisterions pas aussi lourdement si presque tous les biographes du vieil Hugo n'avaient pris pour paroles d'évangile les racontars des époux Lesclide au lieu de les discuter en les utilisant²⁶.

*

Que s'est-il donc passé dans la nuit du 27 au 28 juin 1878 et les jours et les mois suivants ? Est-il possible aujourd'hui d'avancer des hypothèses cliniques fondées sur des faits mieux établis ? N'y a-t-il pas, dans cette perspective, des informations à puiser ailleurs que dans le livre de Juana Lesclide et dont elle n'avait pas connaissance ? Les biographes ont-ils vraiment exploré et exploité toutes les sources dont ils disposaient ?

La presse de 1878 : version officielle et rumeurs

On peut d'abord recourir à la presse²⁷. Et d'abord au journal le plus proche de Hugo, *Le Rappel*, qui avait chance d'être bien renseigné sur son état de santé. Il n'est pas muet. On peut y lire, dans un article paru le 30 juin au soir (numéro daté, comme toujours, du lendemain, lundi 1^{er} juillet) :

A la suite d'un excès de fatigue, Monsieur Victor Hugo a été de nouveau pris du zona dont il avait déjà souffert il y a quelque temps, et le repos le plus absolu lui a été commandé. / Il prie ses amis de l'excuser, il est obligé, pendant quelques jours, de cesser de les recevoir .

Le très conservateur *Figaro* reproduit, le 1^{er} juillet, la note du *Rappel*. *La Patrie* (orléaniste) du 2 juillet, développe un peu l'information :

Monsieur Victor Hugo est très indisposé en ce moment, par suite des fatigues qu'il a éprouvées ces jours derniers en s'occupant du congrès littéraire. Il a été atteint d'un mal dont il a déjà souffert une fois, le zona, inflammation herpétique. Le repos le plus complet lui a été ordonné, mais aucun danger sérieux n'est à craindre.

Pour *L'Événement* (républicain) du 3 juillet : « Victor Hugo a été un peu souffrant depuis quelques jours ». Les raisons en sont le travail et les réceptions chez lui.

²⁵ *Victor Hugo intime*, p. I-II.

²⁶ *Œuvres complètes*, tome XVI / 2, p.545.

²⁷ Je remercie Arnaud Laster de m'avoir procuré les articles de presse auxquels il est fait référence dans ce travail.

Depuis trois jours, une reprise du zona, auquel Victor Hugo est sujet, l'a forcé de garder le lit. / Mais hier déjà un mieux sensible s'était produit dans l'état du malade. / Les médecins conseillent à Victor Hugo une retraite de quelques jours au bord de la mer, à Guernesey, par exemple [...]. / L'auteur des Feuilles d'automne [...] résiste un tantinet à l'ordonnance de la faculté .

La Gazette de France (légitimiste) écrit le même jour :

On annonce que Monsieur Victor Hugo est souffrant. Quelques journaux insinuent qu'il va peut-être prendre quelque repos à Guernesey ou en Belgique .

Le jeudi 4 juillet, Le Constitutionnel (orléaniste) est rassurant :

Monsieur Victor Hugo est complètement remis de sa légère indisposition, et il a pu sortir à deux reprises dans la journée d'hier.

Le Gaulois (bonapartiste), daté du même jour, est plus imprécis : « Victor Hugo va beaucoup mieux. Il a reçu quelques-uns de ses amis. ». L'Événement du 5 nuance la première information et dément la seconde:

Monsieur Victor Hugo est à peu près complètement remis de son indisposition. L'illustre poète a pu déjà sortir deux fois, en voiture, il est vrai. / Il passe toute la journée étendu dans son fauteuil et ne reçoit personne. [...] malgré le désir qu'il aurait de serrer la main, chaque soir, à ses nombreux amis, le médecin condamne sa porte.

Le Rappel, du 6 juillet, informe ses lecteurs que « Monsieur Victor Hugo, remis de son indisposition, a pu avancer de quelques jours son départ pour Guernesey. Il est parti hier soir [4 juillet, Le Rappel étant paru le 5] avec ses petits-enfants et Monsieur et Madame Edouard Lockroy ». L'Événement donne la même information et ajoute : « La santé de l'illustre poète est aussi satisfaisante que possible ».

Mais, un mois plus tard, voici que Le Pays (bonapartiste), qui, début juillet, avait comme ses confrères de tous bords donné Hugo pour atteint « du zona dont il avait déjà souffert il y a longtemps », publie, dans la rubrique « Question du jour », de son numéro du mardi 6 août, ceci :

Il paraît que M. Victor Hugo est devenu absolument gâteux./C'est pour cela que sa famille l'a emmené à Jersey [sic]./On se demande pourquoi ses amis et ses proches ne lui ont pas rendu plus tôt ce service.

Dans sa « Revue du jour » du jeudi 8 août, sous le titre « La folie de Victor Hugo », le quotidien enfonce le clou :

Nous avons dit, ces jours derniers, que Victor Hugo était atteint d'un ramollissement cérébral et qu'il n'avait plus sa raison à lui. Ce renseignement est aujourd'hui confirmé par la note suivante que nous trouvons dans Le Figaro. / « Plusieurs journaux ont dit que M. Victor Hugo était assez gravement malade. Voici quelle serait la vérité : à la suite des fatigues occasionnées par la célébration de Voltaire et par la présidence du Congrès littéraire, le poète aurait en deux ou trois circonstances, donné les preuves d'une excitation d'esprit tout à fait anormale. La famille, inquiète et craignant pour lui, pendant les grandes chaleurs, le séjour d'un appartement exigü et encombré tous les soirs par une assistance plus enthousiaste que choisie, l'a emmené dans sa belle et salubre résidence de Guernesey. Comment s'y porte-t-il ? C'est ici que varient les informations ; mais M. Meurice est à Veules, M. Vacquerie n'a pas quitté Paris ; on peut donc conclure que M. Victor Hugo ne court aucun danger imminent²⁸. » / Il y a longtemps, croyons-nous, que

²⁸ Ces lignes ne se trouvent pas dans Le Figaro. Nous y reviendrons.

Victor Hugo a des accès d'aliénation mentale, sans quoi il n'eût pas fait toutes les sottises qui l'ont rendu si parfaitement ridicule depuis une vingtaine d'années./ Nous apprendrons quelque jour que le fameux exil du poète pendant la durée de l'Empire n'a pas été volontaire, et que c'est sa famille qui l'a retenu prisonnier, de peur qu'il ne fît quelque malheur .

Le Figaro du 9 août, prétendant que « tous les journaux ont parlé de la santé de Victor Hugo depuis quelques jours » – c'est loin d'être vrai –, fait état de « nouveaux renseignements » qui lui « parviennent » :

Parmi les familiers du grand poète, on attribue à tort ou à raison aux réactions de l'hydrothérapie l'accident cérébral qui l'aurait frappé. Indépendamment de ce bruit, il en circule d'autres, parmi lesquels on nous donne celui-ci comme le mieux fondé. /A l'occasion de la discussion sur la propriété littéraire, un homme de lettres aurait émis, avec tous les ménagements possibles, une opinion qui n'était pas absolument d'accord avec celle du maître. Victor Hugo se serait levé en disant : / Je n'admets pas qu'on parle quand j'ai parlé. Je n'admets pas qu'on se permette de prendre d'autres conclusions que les miennes ! / En entendant ces paroles et en voyant l'aspect étrange de la physionomie de Victor Hugo, chacun comprit qu'il y avait là une cause anormale. / Quelques jours après, un sénateur vint lui parler de faire un pendant au centenaire de Voltaire, en fêtant celui de Jean-Jacques Rousseau ./ – Jamais de centenaire pour ce misérable laquais ! / En présence de son état de surexcitation, la famille de Victor Hugo, sur l'avis des médecins, l'a emmené à Guernesey ».

Si l'auteur de *Ruy Blas* avait tenu de tels propos, il y aurait eu de quoi s'inquiéter. Mais pouvait-on accorder crédit à des rumeurs colportées par un journal hostile à Hugo ?

Le même jour, *Le Gaulois* (bonapartiste tout comme *Le Pays*) publie un article intitulé « Victor Hugo », qui débute ainsi :

Il circule depuis quelques jours – et divers journaux se sont faits, un peu à la légère peut-être, l'écho de ces rumeurs – d'assez mauvaises nouvelles de la santé de Victor Hugo. / Nous ne sommes nullement autorisés à rassurer officiellement les amis du poète [...]; toutefois, puisque certaines indiscretions ont révélé au public le bruit de sa maladie, nous ne nous croyons plus tenus à la réserve que nous nous étions, de nous-mêmes, imposée jusqu'ici, touchant une situation douloureuse, vieille d'un peu plus de six semaines déjà, au courant de laquelle nous avons été mis dès l'origine, mais dont nous nous étions promis de ne pas parler les premiers. / Disons tout de suite que la santé de Victor Hugo est excellente, corporellement parlant. Nous pouvons même ajouter, sans exagération, que jamais elle n'a été meilleure. [...] / Un point, cependant, a inquiété et inquiète encore – si nous sommes bien informés – son entourage. Tout grand poète que l'on est, on ne peut planer éternellement dans les nuages. Il y a des heures où la pensée, fatiguée, redescend d'elle-même sur la terre [...]. Victor Hugo, lui, ne connaît plus ces moments-là. / À force de vivre dans un monde idéalisé, tout s'est idéalisé en lui. Insensiblement, et sans qu'il s'en aperçoive pour ainsi dire, son esprit est arrivé à admettre certaines possibilités de transformation, d'apothéose, mal définies d'abord, mais que son imagination s'est plu à entretenir, et qu'il croit être devenues aujourd'hui d'éclatantes réalités. / [...] Nous ne répéterons pas ici – par respect pour le maître – l'étrange conversation que lui attribuent ses intimes et qui aurait précédé de quelques jours seulement son brusque départ de Paris. C'est à la suite de cette conversation, paraît-il, que le voyage à Guernesey a été décidé. La prudence commandait de dérober promptement Victor Hugo aux visites indiscrettes. / [...] D'après l'ordre exprès des médecins, Hugo vit là-bas [à Guernesey] d'une vie absolument matérielle. Tout travail de tête lui est interdit. Il se lève dès l'aube et part en excursion

avec son secrétaire, M. G. R²⁹, qui ne le quitte pas d'un instant. Après déjeuner, il part de nouveau, marchant jusqu'à ce que la fatigue le ramène, brisé de corps, mais l'esprit distrait. / Et il recommence le lendemain. / On assure que, sous l'influence de ce régime, une amélioration sensible s'est déjà produite dans l'état de Victor Hugo ».

Le Pays du vendredi 9 août, « Revue du Jour », exulte :

Décidément Victor Hugo est fou : il se croit dieu./A force de vivre dans un monde idéalisé, dit Le Gaulois, tout s'est idéalisé en lui [suit la citation précédente du Gaulois]./On ferait mieux de l'enfermer tout de suite à Charenton.

Ce même jour, dans son numéro daté du 10 août, *L'Événement* contre-attaque. De deux façons : par une mise au point nuancée et par une réponse brillante et ironique de Pierre Véron aux propos du *Pays* parus la veille. La première commence par relever que plusieurs confrères « exagèrent singulièrement, dans les nouvelles qu'ils publient, l'état de santé de Victor Hugo . Auguste Vacquerie vu hier soir [...] nous a complètement rassuré [...]. "Il était, et il est encore, nous a dit l'auteur de *Profils et grimaces*, dans la situation d'un homme qui a besoin de se mettre *au vert* ! " / Ajoutons, pour lever tous les doutes, que, d'après une lettre de Mme Lockroy, arrivée hier, jeudi, Victor Hugo est dans un état très satisfaisant ; la fatigue disparaît peu à peu, et il a complètement recouvré *le sommeil, l'appétit et la gaieté*. / Nos confrères en seront, cette fois encore, pour leurs frais d'imagination ». Pierre Véron donne, lui, une interprétation plus polémique des rumeurs colportées :

« On a dit que Victor Hugo aurait (ne reculons pas devant le mot) été atteint d'une attaque d'aliénation mentale. / Complétons ces renseignements insuffisants. La folie de Victor Hugo ne date pas de ces derniers temps, comme on l'a prétendu à tort. Elle remonte à l'époque la plus reculée, et les vénérables académiciens de la Restauration en signalaient déjà l'existence par voie de pétition au roi Charles X. Les vénérables académiciens déclaraient même que c'était une folie furieuse, manifestée par les audaces poétiques d'un drame intitulé : Hernani.

Depuis lors, les accidents sont toujours allés en se multipliant, et les preuves de ce dérangement mental n'ont fait que s'accumuler à chaque œuvre et à chaque acte de Victor Hugo.

Il a, ce monomane, voué sa vie et son génie à la défense du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresser, du déshérité contre le privilégié. [...]

Il a, cet insensé, mieux aimé souffrir avec les proscrits que jouir avec les proscripteurs, criant parfois : Malheur aux vainqueurs ! ne criant jamais : Malheur aux vaincus !

Il a, cet extravagant, combattu l'échafaud hideux qui tranche la question de responsabilité sociale sans la résoudre [...].

[...] il a tendu la main à la femme tombée, en lui faisant de ses vers un rempart contre l'insulte.

Il a demandé que le juge rendît la justice au nom du droit plutôt qu'au nom de la loi, sous prétexte que le droit est éternel et la loi éphémère.

Il a conseillé que le pape fût le défenseur [...] de la fraternité qui sourit contre le fanatisme qui bave.

Il a déclaré la guerre à la guerre, avançant et prédisant l'heure où les peuples s'aimeront au lieu de s'égorger, se tendront la main au lieu de se montrer le poing ; il a réclamé l'abolition de la peine de mort par l'obus aussi bien que la peine de mort par l'échafaud.

Vous voyez donc bien que cet homme est fou, fou, fou ! Fou sans remède ! Fou qui ne veut pas être guéri !

Et cette folie, la seule qu'ait heureusement connue jamais ce cerveau géant, l'humanité, à la fois pleine de reconnaissance et d'admiration, souhaite qu'elle se prolonge pendant

²⁹ Sur ce point on peut assurer que *Le Gaulois* est mal informé : il prend Gustave Rivet, qui vient de publier *Victor Hugo chez lui*, pour le secrétaire qui lui tient compagnie à Guernesey et qui n'est autre que Richard Lesclide.

de longues années encore, afin que cette grande existence étonne par sa durée autant qu'elle a étonné par son rayonnement.

Après cette superbe réplique, Pierre Véron poursuit ainsi sa chronique:

Ceux qui qualifient Victor Hugo d'aliéné trouvent sans doute parfaitement raisonnable la dame qui, d'après les reporters du galet, s'est promenée l'autre jour sur je ne sais quelle plage du high life vêtue d'une robe excentrique qui avait été confectionnée avec quarante-cinq mouchoirs de poche.

La Gazette de France du lendemain fait mine de ne retenir que ce paragraphe et se moque de la comparaison échafaudée par un « courtisan » maladroit en réponse à « certains bruits fâcheux relatifs au cervelet d'Olympio », mais confirme l'enjeu politique en ajoutant que « des esprits prosaïques et bourgeois » pourraient bien penser et dire que « les excentricités du MAÎTRE [...] ont puissamment contribué à développer dans l'esprit des populations ces folles et criminelles idées qui eurent leur éclosion lors de la Commune de 1871 et en quelques autres circonstances ». Rappelons comment, le 23 mai 1885, le journal *La Croix* annoncera le décès de Hugo :

Il fut le plus grand poète de notre siècle. / Il était fou depuis plus de trente ans. / Que sa folie lui serve d'excuse devant Dieu. / Plaignons ceux qui vont lui décerner l'apothéose et prions pour lui .

Pour en revenir à l'été 1878, la publication par *Le Rappel* de lettres de Hugo : du 2 août, à Gustave Rivet, dans le n° daté du 14 ; du 16, au maire de Mâcon à l'occasion de l'inauguration d'une statue de Lamartine, dans le n° du 21 ; du 20, aux participants d'un meeting pour la paix, réuni à l'initiative de l'Association anglaise des ouvriers pour la paix, dans le n° du 27, fait retomber les rumeurs. L'hostilité à Hugo retrouve une expression plus traditionnelle. *Le Figaro*, commentant la deuxième de ces lettres, y trouve « un peu de sécheresse » qu'il attribue implicitement à la jalousie, et oppose l'homme politique qui « a eu la gloire de dompter la populace » à celui qui a eu « le malheur de plaire à cette même populace ». Paradoxalement, c'est ce même quotidien qui va contribuer, peut-être involontairement, à décourager ceux qui auraient été tentés de continuer une campagne d'insinuations, favorisée par l'absence de l'intéressé, sur sa santé mentale. Le 23 août, il fait paraître un article intitulé « Figaro chez Victor Hugo », envoyé de Guernesey et signé A. Périvier, qui commence ainsi :

On se souvient d'une étrange rumeur qui courut le boulevard, il y a quelque temps, et qui fut recueillie par plusieurs journaux. On disait qu'à la suite du Congrès littéraire, présidé, comme on sait, par Victor Hugo, il s'était produit, dans la santé physique et même intellectuelle du poète, des désordres assez graves. / Comme, en effet, [...] on avait peu ou point de ses nouvelles, il m'a paru intéressant de le suivre jusqu'à Guernesey, et de jeter le regard le plus indiscret possible sur Hauteville-House, où on le disait invisible, même pour ses meilleurs amis.

On pourrait s'attendre au pire, d'autant plus que Juana Lesclide laisse entendre qu'Antonin Périvier, reçu une journée entière, récompensa bien mal Hugo, qui l'avait courtoisement accueilli, par un article, reproduit le 31 août dans *La Gazette de Guernesey*, que l'on dut cacher à l'intéressé. En fait, ce qui y est dit sur les causes de son départ pour Guernesey et sur son état de santé ne paraît guère offensant. Hugo aurait-il pu s'offusquer de lire qu'il était à Guernesey « sur l'ordre formel de son médecin » ? Périvier insiste particulièrement sur un motif, trop négligé peut-être et à prendre en compte dans notre recherche, celui de la chaleur :

Victor Hugo avait le sang échauffé par les séances du Congrès littéraire et par les discussions auxquelles il prit part, au milieu d'un des étés les plus torrides que nous ayons eus à Paris. [...] Après le repas du soir, toujours très copieux, il restait enfermé dans son salon de la rue de Clichy, respirant un air échauffé par le gaz .

Seule la conséquence qui en est tirée – « Il n'est pas étonnant que ce cerveau, surmené et surexcité déjà pendant une longue existence, ait éprouvé un moment de lassitude » – aurait pu passer pour une litote, laissant place à un sous-entendu, si ne s'y était pas enchaînée avec le plus grand naturel la conclusion suivante : « Victor Hugo est donc venu ici pour y passer les quelques semaines de vacances qui lui restent jusqu'à l'ouverture des Chambres ». Rendez-vous était ainsi pris : Hugo comptait bien reprendre son activité de sénateur et dissiper ainsi les dernières interrogations sur ses capacités intellectuelles, et le journaliste ne semblait pas en douter une seconde. Après cela, Périvier rapporte qu'au bout des huit premiers jours de villégiature, pendant lesquels Hugo « ne reçut personne » (à comparer avec les cinq mois de huis clos que suggérera Juana Lesclide), « cet air de Guernesey, si vivifiant et si salubre, avait produit son œuvre bienfaisante ! La porte d'Hauteville-House s'ouvrit et un homme [...] entra... [...] un photographe ». Jusque là nulle polémique ni intention décelable de discréditer Hugo. Mais tout se passe comme si, du moment qu'il se porte bien, le persiflage était de nouveau permis. Il se donne libre cours à l'égard de la préoccupation du grand homme de « se montrer à la postérité sous toutes les formes et dans toutes les situations imaginables ». Presque jusqu'à une malignité qui seule aurait pu légitimement agacer celui qui en est la cible :

On croit généralement que Victor Hugo a passé les dix-huit années de l'Empire à le maudire en prose et en vers. Il faut renoncer à cette illusion... Il a passé tout le temps de l'exil à se faire photographe .

Mais l'énumération qui suit de dix « poses » du grand homme est plus drôle que vraiment méchante. Périvier passe ensuite en revue les hôtes actuels de Hugo et rapporte le témoignage de l'un des « compagnons d'exil » du poète (intercesseur un peu mystérieux puisqu'il ne figure pas sur la liste des hôtes) ; Hugo se lève « beaucoup plus tard » que jadis, « ne travaille guère avant déjeuner », « lit ou écrit pendant une heure ou deux, monte en voiture vers les trois heures et rentre pour dîner à sept heures. Il paraît assez sombre, assez triste, cause peu aux repas, et ne se déride que vers le soir, quand Mme Lockroy se met au piano et fait danser les enfants ». Périvier décrit en détail la maison qu'il a visitée avec, précise-t-il, l'autorisation de Hugo. Notons au passage qu'il l'a trouvée dans la serre, sur la table de laquelle il a aperçu « un roman des Goncourt, *Manette Salomon*, un livre de poésies espagnoles, les journaux illustrés et la brochure du dernier discours prononcé par Victor Hugo au Congrès littéraire ». Il le retrouvera, en redescendant du cabinet de travail, et c'est la dernière image qu'il laisse de lui, « coiffé d'un chapeau de paille, assis dans le petit jardin [...]. Le teint de sa figure est comme toujours très animé et semble indiquer un état de parfaite santé. / Le vieillard suit avec la plus grande attention les jeux du petit Georges Hugo qui s'amuse à faire naviguer un bateau sur le bassin du jardin, en soufflant dessus de toutes ses forces ». Le lendemain, *Le Figaro* annonce l'exposition, dans sa salle des dépêches, de « la volumineuse collection des photographies de Victor Hugo et de Hauteville-House », rapportées par Périvier, et recommande à l'attention des visiteurs celle de Hugo sur son balcon, « absolument inédite, car elle date de cinq ou six jours à peine ».

Le même jour, on peut lire dans *Le Progrès libéral* de Toulouse :

Les nouvelles qui arrivent de Guernesey sont complètement satisfaisantes. Victor Hugo savoure, au milieu de ses petits-enfants et de ses amis, non seulement un repos bien mérité, mais il achève un grand ouvrage qui démontrera que l'esprit du poète ne fut jamais plus libre et plus fécond.

Ces sondages dans la presse de l'époque montrent que l'on est passé d'une information discrète et peu inquiétante, début juillet, à propos d'un zona récidivant, à des nouvelles à sensation évoquant, début août, une situation clinique préoccupante, avant de revenir, à la fin du mois, à des témoignages rassurants, voire optimistes. Que des organes de presse hostiles à Hugo aient repris, à partir du mois d'août 1878, leurs habitudes de le décrier et de le combattre avec violence, et cherché à jeter le doute sur ses aptitudes intellectuelles, était grave mais point nouveau. On pouvait déjà lire, six ans plus tôt, dans *Le Pays* du 17 mai 1872, sous le titre : « Il est fou », accompagné en épigraphe d'une citation, politiquement recyclée : « Le vent qui souffle à travers la montagne /L'a rendu fou », la « nouvelle » suivante :

Victor Hugo est positivement devenu fou. Il vient d'adresser une lettre au rédacteur du Peuple souverain, de laquelle nous extrayons cette toute petite phrase à cinq étages que je vous défie de lire d'une seule haleine sans être essoufflé. [...] Un homme qui fait de pareilles choses est à point pour être renfermé. C'est de l'insanité pure.

Le soufflet de la rumeur de 1878 est à ce point tombé que l'on n'en trouvera plus trace dans les biographies de Hugo ou dans les articles des périodiques médicaux sur sa santé avant que Juana Lesclide ne la réactive et avec quelle fortune. Signe supplémentaire que Juana est à l'origine de tous les récits ultérieurs, on ne trouve pas la moindre allusion aux rumeurs de l'été 1878 dans le livre du venimeux Edmond Biré, *Victor Hugo après 1852* (Perrin et Cie, 1894), qui n'aurait pas manqué, s'il en avait eu connaissance, de monter en épingle l'accident cérébral. Pour expliquer le séjour à Guernesey, il renvoie en note au *Rappel* du 30 juin 1878 mentionnant le zona.

Cela dit, un lecteur à l'esprit critique aurait pu trouver surprenant le besoin d'un repos absolu et l'exigence d'un séjour hors de Paris pour une éruption, certes douloureuse, mais non grave, sauf lorsqu'elle touche l'oeil, ce qui n'était pas, semble-t-il, le cas. L'explication de l'indisponibilité de l'écrivain paraît bien avoir été la version de la famille et prêtait à discussion. On est étonné qu'après le livre de Juana aucun des biographes ne la mentionne plus, même pour la démentir. Ce qui laisse supposer qu'ils n'ont pas lu les journaux de la période.

*

La rumeur d'un éventuel accident vasculaire cérébral survenu à la suite d'une discussion houleuse aurait-elle donc été lancée à tout hasard et alimentée à plaisir ? n'aurait-elle pas contaminé le récit de Juana ? ou a-t-elle été suscitée par quelque témoin ? a-t-on précisément tiré tout le parti possible des témoignages ?

Des témoignages sujets à caution : les rapports de police

Du fait de son statut d'homme politique, Hugo est l'objet de rapports fréquents rédigés par des indicateurs. Jacques Seebacher a attiré l'attention sur ces documents conservés dans les archives de la Préfecture de Police, et Arnaud Laster a eu la curiosité de les consulter pour la période qui nous intéresse. Ils ne manquent pas de sel. Celui du 6 juillet offre une explication inédite du départ pour Guernesey :

Victor Hugo ayant accepté de faire de nouvelles paroles sur l'air de la Marseillaise, n'a pas plu à tous ses amis et Lockroy à [sic] quelques peines à le défendre contre les attaques qui lui sont faites. Son départ aurait en partie été causé par cet incident .

Le 19 juillet, l'agent qui signe Apollinaire est beaucoup plus prolix :

Monsieur, / On affirme que le départ subit de V. Hugo pour Guernesey a été motivé par l'état de surexcitation nerveuse qui accompagne d'ordinaire, surtout chez les hommes de son âge, la dépense exagérée des forces intellectuelles. C'est du moins là ce qui se dit dans le public. / Ceux qui sont en mesure d'être bien informés disent que cette surexcitation nerveuse ne constitue rien autre que la folie au début ou au moins dans ses premières manifestations extérieures. Moret, du Temps, dit tenir des rédacteurs du Rappel – qui doivent mieux que quiconque être renseignés sur ce point – que Victor Hugo est réellement fou. Il est vrai que, d'un autre côté, les mêmes personnes auraient tenu un langage différent, disant que V. Hugo était exténué de fatigue, qu'il avait absolument besoin de repos et que sa raison était entière. / Il est donc bien difficile de se prononcer dans un sens ou dans un autre. Néanmoins on est porté à croire à la folie ou à un notable affaiblissement mental. On fonde cette opinion sur les fatigues intellectuelles qu'a dû causer à un vieillard de soixante seize ans le Congrès littéraire et surtout sur les ovations indescriptibles dont il a été l'objet à cette occasion, –ovations bien faites, dit-on, pour troubler les esprits les mieux équilibrés, n'eussent-ils pas quatre-vingts hivers d'un labeur incessant. / Il est certain que si, ainsi que cela paraît vraisemblable, Hugo est fou ou

marche à la folie, ses amis et sa famille ne conviendront du fait que lorsqu'il sera devenu de notoriété publique. Ce qu'ils cherchent à éviter le plus longtemps possible. Toutefois, cela admis, on se demande si les gens du Rappel ont été maladroits ou indiscrets, ou si Moret n'aurait pas dit vrai : on chercherait vainement le motif qui aurait pu guider ce dernier dans un tel mensonge.

L'article du *Pays*, on s'en doute, a été pieusement recueilli et archivé. Et, trois jours plus tard, le 9 août, un nommé Andoche peut écrire :

Les indiscretions commises par le Gaulois et le Figaro sont aujourd'hui publiques. On dit que V. Hugo est fou et qu'on l'a enlevé de force pour l'emmenner à Guernesey. / Les journaux républicains gardent sur le voyage de Hugo le plus grand silence. / Victor Hugo n'est pas complètement fou mais il a eu un dérangement d'esprit qui a inspiré les craintes les plus sérieuses .

Le lendemain, nouveau rapport :

On disait ce soir au cercle républicain que M. Victor Hugo est assez gravement malade et qu'il est atteint à la fois physiquement et moralement. On n'aurait plus à craindre pour sa raison qui est perdue ; mais cette infirmité, si terrible pour une aussi grande intelligence, se complique d'une affection nerveuse qui tient les membres du côté droit dans un mouvement continu.

Le même jour « Apollinaire » reprend la plume :

Monsieur, / Nos premiers renseignements au sujet de la situation physique et morale dans laquelle se trouvait Victor Hugo étaient puisés à bonne source. On a ensuite fait tout ce qu'il était possible pour les démentir et il ne transpirait plus rien que de très-vague. Il est aujourd'hui avéré qu'un dérangement subit des facultés intellectuelles a eu lieu à la suite d'une contrariété occasionnée par un motif des plus futiles. Il est bien difficile de savoir quelque chose de bien précis, mais on affirme, dans son intimité, qu'il ne pourra plus rien produire de sérieux. Il résulterait d'une indiscretion échappée que Victor Hugo se serait acharné dernièrement à la production d'une œuvre d'une telle excentricité que jamais elle ne verra le jour. Cette œuvre, Victor Hugo la trouve sublime et veut à toute force la faire éditer .

Le 11 août, le rapport est signé d'un autre indicateur, Ponce :

... la santé de Hugo occupe fortement : beaucoup prétendent qu'il s'agit d'un ramollissement cérébral causé par des excès vénériens très dangereux à son âge, et qu'on aura du mal à le ramener ici.

Le 12, Andoche prend le relais :

Tout le monde s'occupe de Victor Hugo. La chose est maintenant publique, on s'aborde en se demandant : Est-il bien sûr qu'il est fou ? Voilà ce que j'ai entendu cent fois depuis deux jours. / La vérité est que Victor Hugo va mieux, ses amis espèrent qu'il ne restera absolument rien du dérangement cérébral dont souffrait le grand poète.

Le rapport suivant, daté du 16 août, est du même Andoche :

Le mieux qu'annonçait une de mes récentes correspondances dans l'état de Victor Hugo ne s'est pas maintenu. La situation s'est aggravée et, hier, Tony Révillon avait de très mauvaises nouvelles. Le grand poète venait d'être pris d'un accès plus douloureux que les précédents .

La pièce 620 du dossier est une coupure de presse du journal *la Défense*, en date du 22 août, qui cite son confrère *L'Univers* commentant la lettre de Hugo au maire de Mâcon en hommage à Lamartine :

On assure qu'à la lecture de cette lettre nombre d'auditeurs se sont demandé si le signataire en était bien l'auteur. Il est de fait qu'elle est bien courte et froide pour la circonstance. On dirait d'un agent d'affaires qui se serait efforcé de pasticher le génie Hugo pour avoir quelque prétexte à faire courir sa signature .

Et *La Défense* d'ajouter :

On remarque en effet que c'est là l'unique réponse du Rappel aux [...] journaux qui ont donné les renseignements les plus détaillés sur l'affaiblissement du cerveau dont le poète des Feuilles d'automne est atteint. / Le silence du Rappel , en pareil cas, est trop significatif pour qu'on ne le remarque pas : la publication seule de cette lettre ne peut rien prouver ni rien détruire.

Le 25 août, il est noté que Hugo « s'est excusé par lettre de ne pouvoir assister à la réunion des amis de la paix tenue aujourd'hui à Paris ». Le 12 septembre, un autre indicateur revient à la charge :

Quoi qu'en disent les journaux républicains, l'état mental de M. Victor Hugo est fortement ébranlé, il paraît même qu'il y a peu d'espoir de le guérir .

Le 8 octobre, une coupure de *Paris Journal* tient lieu de document : le quotidien reproduit la lettre du 22 septembre de Hugo à Lemonnier, accompagnée de ce commentaire : « Hélas ! Holà ! avoir été Victor Hugo et en être à écrire un pareil *Garibaldimathias* ». L'auteur du rapport du 12 septembre s'obstine :

Armand Gouzien a reçu des nouvelles de Victor Hugo ; celui-ci est complètement fou et l'on désespère de le ramener à la raison. / Ce fait absolument vrai est encore caché mais il faudra qu'on le sache bientôt .

La fin de la phrase semble bien attester que le zélé indicateur prend ses désirs pour des réalités. Le 8 novembre, c'est lui encore qui ne craint pas d'affirmer :

Un ami de Lockroy – qui par conséquent tient ce renseignement de Lockroy – a dit hier à un de ses amis que Victor Hugo est de retour à Paris, mais qu'on le cache parce qu'il n'est pas en état de recevoir des visites. / Il serait avenue d'Eylau .

L'adresse est bien exacte mais l'informateur est mal informé, car Hugo n'a pas encore quitté Guernesey et n'arrivera à Paris que le surlendemain, mettant définitivement un terme aux spéculations des indicateurs, comme en témoigne avec éclat le rapport du 19 novembre, qui suit immédiatement celui que nous venons de citer : « On parle de V. Hugo pour présider au Sénat »...

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne faut pas accorder une grande confiance à ces rapports de police qui nous renseignent plus sur la circulation et le grossissement de la rumeur que sur la réalité. Mieux vaut se tourner vers des témoins plus directs.

Ce qu'écrivent les témoins et les proches

Nous nous sommes efforcés de les collationner pour tâcher d'établir les faits. Les correspondances sont de précieux auxiliaires. A commencer par les lettres quasi-quotidiennes de Juliette Drouet à Hugo. Le mercredi 26 juin 1878 à midi, elle écrit :

Que tu es heureux, mon cher petit homme, de ne pas souffrir de cette température de crocodiles ! Quant à moi, je souffre et je sue et je bisque, et je rage comme un diable ! [...] Voilà pourquoi au lieu de passer ensemble la journée de demain, je resterai seule

derrière mon volet [...]. Il fait si chaud que je n'ose pas me risquer à te demander à sortir tantôt³⁰. »

Le lendemain 27 juin, jeudi soir 7 heures :

«[...] J'ai si chaud que mon papier en est tout en sueur et que mes mots boivent toute mon encre sans appaiser [sic] ma soif d'amour. C'est bête comme tout ce que je te dis là³¹ mais j'ai trop chaud pour avoir de l'esprit tant pire [sic] [...] »³².

Le Rappel confirme la chaleur caniculaire qui règne à Paris : le 26, 31° à 11h, et 33° à 13h ; le 27, 30° à 11h, 32° à 13h et encore 31° à 18h (contre 30 la veille)³³.

Nous voilà ce fameux 27 juin. Personne ne semble avoir eu la curiosité de lire et de transcrire les notes – la plupart inédites – de Hugo lui-même dans son carnet³⁴, excepté Henri Guillemin qui n'en a retenu que deux points, la trace de la visite à Blanche³⁵ et la réunion sur la question du centenaire de Rousseau :

27 juin. Deuil. Anniversaire de la mort de ma mère. (27 juin 1821)

- Cette pauvre petite reine d'Espagne est morte.
- Pour la maison ----- 140 f.
- Réunion de sénateurs et de députés chez moi pour l'amnistie. (E. de Girardin. Louis Blanc. A. Peyrat – Tirard – Floquet³⁶)
- *Turris nova*. Eve.
- Aux pauvres rencontrés ----- 45
- Mes convives du jeudi. plus Mme Ménard-M.
- Réunion chez moi pour la question du centenaire de Rousseau. Louis Blanc, Marcère³⁷. Quatre délégués.
- J'envoie à Julie pour payer les notes (voir sa lettre) et pour le mois ----- 430
- 28. Pour la maison ----- 140
- 29. - 100
- 30. - 100
- 1^{er} juillet - payé le mois de Mme Lockroy - 1, 125
- payé la traite Rousselle³⁸ ----- 3.758
- payé Henriette et Mariette ----- 70
- la blanchisseuse ----- 41- 85
- pour la maison ----- 92 - 60.

Comme on le voit, après la soirée agitée du 27 juin, Hugo a récapitulé les événements de sa journée et, même après son alerte de santé supposée, il reste très attentif aux contingences de la vie matérielle. Alors que Guillemin avait remarqué l'indication des dépenses ménagères des 28, 29 et 30, les notations, pourtant plus abondantes, du 1^{er} juillet lui ont complètement échappé. Ce qu'il a vu lui a

³⁰ Lettre inédite conservée à la B.N.F dont Arnaud Laster de m'a communiqué la teneur ainsi que de celle du 27 juin. La rédaction de *L'Echo Hugo* et la Société des Amis de Victor Hugo remercient vivement Mme Monique Cohen, Directrice du Département des manuscrits, et la Bibliothèque nationale de France, de les avoir autorisés à reproduire plusieurs extraits inédits de lettres de Juliette et de carnets de Hugo.

³¹ Citation – qui revient souvent sous la plume de Juliette – d'une phrase de Don César dans *Ruy Blas*, (acte IV, scène III, vers 1704).

³² Lettre inédite, B.N.F.

³³ *Le Rappel*, à la rubrique « faits divers », donne les températures à Paris. Celles du 26 sont dans le n° daté du 28, celles du 27 dans le n° du 29.

³⁴ B.N.F., N.a.f. 13482. A. Laster les a transcrites.

³⁵ Seule présente dans l'édition chronologique des *Oeuvres complètes* de Hugo, tome XVI / 2, p. 904.

³⁶ Peyrat est alors sénateur, Floquet conseiller municipal de Paris et député du XI^e arrondissement.

³⁷ Marcère a été ministre de l'Intérieur en 1877.

³⁸ Marchand de vins (d'après Gérard Pouchain), 6 place des Vosges (l'ancien domicile de Hugo de 1832 à 1848).

permis cependant, à juste titre, d'exclure les diagnostics d'hémiplégie et d'aphasie qu'ont imprudemment avancés d'autres biographes.

Mais revenons au vendredi 28 juin et à la lettre, souvent citée, que rédige Juliette à 7 heures du soir :

Cher bien-aimé, / Tu m'as paru bien préoccupé pendant toute la promenade et même un peu fatigué. Vraiment mon cher adoré, je crois que tu te surmène [sic] au-delà du possible et je voudrais pour tout au monde te voir prendre un peu de repos. Je ne serai tranquille que lorsque tu seras hors de portée de tous ceux qui te harcèlent [...] sans souci de ton repos, de ta santé et de ta vie. Tout cela m'inquiète par moment et aujourd'hui surtout que tu m'as paru fatigué et triste. Reviens vite me tranquilliser. Je t'adore³⁹.

Juliette et Victor se sont donc promenés, à pied ou en voiture, détail absent du récit de Juana Lesclide. Guillemain en a sans doute déduit que Hugo n'avait pas été chez Blanche, comme le prétend Juana. Difficile de trancher, faute de preuve.

Fait troublant, la correspondance de Juliette s'interrompt jusqu'au mardi 2 juillet, 7 heures du soir ; elle s'en explique :

Cher grand bien-aimé, / J'attendais pour reprendre la douce habitude de t'écrire que toi-même tu sentes le besoin de me lire. Car autant j'ai du bonheur à épancher jour après jour le trop plein de mon cœur dans le tien autant il me serait odieux de te l'imposer. Tu viens d'être un peu souffrant par suite de la fulgurante et sublime campagne que tu viens de faire en politique et en littérature. Heureusement cette fatigue n'est que passagère et redeviendra de la santé pleine et entière par quelque temps de repos dans ce bon et doux Guernesey, trop longtemps délaissé par nous. [...] ⁴⁰.

Hugo a donc bien été « souffrant » (du 29 juin au 1^{er} juillet ?) et lui a paru indifférent ; il semble de nouveau désireux de la lire. Elle lui écrit très tôt, le lendemain, mercredi 3 juillet, à 6 h ¼ du matin :

J'espère que tu as passé une très bonne nuit qui t'encouragera à mettre la dernière main aux préparatifs de notre excursion à Guernesey. [...] Je suis sûre que tu y retrouveras ta santé pleine et entière avec le bonheur par-dessus le marché. Il faut faire absolument tout ton possible pour partir demain soir jeudi⁴¹.

Cela a bien l'air de s'adresser non à un malade passif mais à un destinataire capable de décider et d'agir. Toutefois le bonheur, notons-le, est donné à retrouver, comme si la tristesse remarquée le 28 s'était installée durablement. *L'Événement* du 3 août annonce un mieux sensible après trois jours au lit causés par la fatigue et le retour du zona. C'est peut-être le moment de signaler que ce zona n'est pas une invention de circonstance car Hugo en a souffert, deux ans plus tôt⁴², et l'a consigné dans ses carnets, onze fois entre le 26 avril et le 30 mai 1876.

Carnet et lettres manquent pour les jours suivants de l'été 1878, ce qui ne signifie pas qu'il n'en ait pas existé. Le départ a eu lieu le 4 juillet. Généralement, Hugo emporte en voyage un autre carnet que celui qu'il tenait à Paris et toutes les lettres de Juliette ne sont pas à la Bibliothèque nationale. Ainsi Guillemain en cite précisément de cet été-là qui appartenaient alors à un collectionneur, M. Pierre Cartier, que nous n'avons pu retrouver.

Sur le voyage de Paris à Guernesey, nous ne disposons que du récit de Juana Lesclide. Le départ fut fixé le 4 juillet au soir, car la chaleur était accablante à Paris. Dans le train, affirme-t-elle, « Victor Hugo se plut à passer la nuit entière auprès d'une fenêtre ouverte par laquelle le vent entraînait à toute volée⁴³ » ! Il arriva à Grandville à 6h du matin. Douze personnes l'accompagnaient, dont ses petits-enfants et Juliette Drouet. Le cocher de l'omnibus qui avait reconnu Hugo se fit un devoir de conduire

³⁹ Texte établi par A. Laster (qui corrige « je crains » en « je crois ») d'après l'autographe conservé à la B.N.F. Les trois dernières phrases ne figuraient pas dans *Œuvres complètes.*, t. XVI/1, p. 601-602.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 602.

⁴¹ Lettre inédite, B.N.F.

⁴² Gérard Pouchain a trouvé mention de ce zona dans les lettres de Juliette Drouet et nous a permis de le dater.

⁴³ *Victor Hugo intime*, p. 11.

sur les pavés très rapidement « sa guimbarde » jusqu'à l'hôtel. Là, Hugo fut abordé par le commissaire du port auquel il parla un peu. Les voyageurs embarquèrent pour Jersey. A ce stade du récit, Juana Lesclide cède la place à son défunt mari « qui avait écrit presque en entier les deux chapitres qui vont suivre ». C'est donc un témoignage de première main que l'on va lire : après un bon déjeuner, « Victor Hugo, rapporte Richard Lesclide, nous entraîne à sa suite dans une promenade pittoresque à travers l'île. Le soleil est brûlant, et nous n'en perdons rien car nos voitures sont découvertes. [...] Le poète, qui est un grand ami de la chaleur, trouve "qu' il fait bon "⁴⁴ ». Le soir même on embarque pour Guernsey. Comme on le voit, durant ce voyage, l'événement médical survenu huit jours plus tôt ne semble pas avoir laissé de trace chez le poète qui continue à vivre comme il l'entend, c'est à dire de façon risquée. Si l'on met en doute la véracité du récit de Richard Lesclide, on reconnaîtra qu'il n'y a pas de raison d'accorder plus de foi aux notes dont s'est servi Juana pour raconter les journées qui ont précédé le voyage.

*

Sur le séjour dans l'île, on dispose depuis 1902 d'un témoignage qui a été bien négligé au profit du récit de Juana : les souvenirs du petit-fils de Hugo, Georges. Il allait avoir dix ans, en 1878, et il a pu ne pas être informé à l'époque de ce qui était arrivé à son grand-père mais on a bien dû le renseigner par la suite. Or il ne dit rien sur ce qui a causé le séjour et il faut un peu solliciter le texte pour y trouver les indices possibles d'une répercussion de « l'accident » sur l'état physique et psychologique de son grand-père : à Hauteville-House, écrit-il, Hugo « retrouvait ses habitudes d'autrefois avec une sorte d'apaisement mélancolique. [...] Il parcourait, lentement, cette maison faite par lui [...]. Je le vois encore monter de son pas cadencé devenu plus lourd, le sombre escalier [...] : une main dans la poche de son pantalon, l'autre solidement appuyée à la rampe, il allait au travail ». Les signes positifs l'emportent : dans le « look-out », rapporte Georges, « il écrivait. [...] Je le vis, à cette époque, dessiner quelquefois [suivent des précisions sur ces dessins]. / Chaque jour, après le déjeuner, il partait avec ses hôtes dans une vaste berline à deux chevaux, ornée d'un siège arrière qui était ma place préférée [...]. Les après-souper [...], et c'était là pour nous un moment plein d'un charme inoubliable, mon grand-père nous faisait des contes. [...] Les contes duraient délicieusement longtemps [suivent des détails sur la diction, les gestes, les pantomimes du grand-père, racontant l'histoire de *la Bonne Puce et du Méchant Roi*, parmi lesquels ceux-ci :] / – *Qu'est-ce que c'est que ça ?* (Papapa prononçait *Kexexa*) – *dit le roi en sautant dans son lit, furieux, les yeux hors de la tête.* / Papapa bondissait sur son fauteuil, prenant un air qui nous faisait reculer d'épouvante⁴⁵ ».

Mais pour qui ferait des réserves sur le caractère rétrospectif de ce témoignage et l'idéalisation possible du séjour par la mémoire, il y a, depuis 2001, grâce à Gérard Pouchain, un témoignage plus immédiat : la correspondance de Juliette avec son neveu, Louis Koch. Elle lui écrit, le 17 juillet :

Jusqu'à aujourd'hui, mon bien-aimé Louis, je n'ai pas eu le triste courage de te donner de nos nouvelles à tous, bien qu'au point de vue physique, moi exceptée, elle soit satisfaisante pour tous [...].

Si elle a hésité, c'est en raison d'une découverte qui l'a désespérée : des traces, dans un carnet de 1873, de la liaison de Hugo avec Blanche.

Il faut, donne-t-elle mission à son neveu, que tu tâches de retrouver la trace de la créature qui a détruit mon bonheur, ce qui ne compte pas, mais plus que cela, hélas ! hélas ! peut-être le plus grand génie du monde⁴⁶.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 19-20.

⁴⁵ *Mon grand-père*, in édition chronologique des *Œuvres complètes* de Hugo, tome XVI / 2, p. 934 à 936.

⁴⁶ Juliette Drouet, *Lettres familiales*, texte établi et présenté par Gérard Pouchain, Editions Charles Corlet, 2001, p.394. Elles avaient été partiellement citées dans la biographie qu'ont fait paraître chez Fayard en 1992 Gérard Pouchain et Robert Sabourin : *Juliette Drouet ou la dépaysée*.

Cette découverte date-t-elle des jours immédiatement précédents ou du début même du séjour à Guernesey ? Quoi qu'il en soit, Juliette semble attribuer à Blanche une responsabilité dans la destruction possible du génie de Hugo, sans savoir encore si le mal sera réparable.

De son côté, Meurice paraît se soucier d'obtenir de Hugo, qui lui a écrit le 13, une lettre qui puisse être publiée, comme l'atteste une missive du 20 à Lesclide, que révélera Juana :

J'écris à notre ami [VH]. Je lui demande d'écrire à Saint-Victor. Insistez, je vous prie, pour qu'il le fasse et qu'il lui promette de nouveau les dessins. Monsieur Sée parle beaucoup, beaucoup trop, et on exagère, comme de raison. Une lettre à quelqu'un de très connu, comme Saint-Victor, ferait taire ces bruits absurdes. Et si notre ami ne travaille pas, insinuez lui donc, vous, de faire réellement ces dessins. / Cela, je crois, lui serait possible, et lui rendrait confiance en lui-même [...]⁴⁷.

On notera que les fuites sur l'accident de santé de Hugo pourraient venir d'un de ses médecins, Germain Sée, et, si les bruits sont qualifiés d'« absurdes » en connaissance de cause, on devine cependant que Lesclide a fait part à Meurice d'un certain désarroi du poète.

Le jour de la Saint-Victor, le 21 juillet, c'est Juliette qui confie à Hugo n'avoir pas la force physique de faire leur « petite promenade d'amour⁴⁸ ». « La santé de mon pauvre grand homme, confirme-t-elle à son neveu, se ressent en bien de son séjour ici jusqu'à présent. Hier, sa famille et moi lui avons souhaité sa fête, ainsi que les quelques amis du groupe [...]. Il a paru s'y plaire et en être très touché. J'espère qu'avec le temps sa santé redeviendra ce qu'elle a été. J'ai besoin d'y croire pour relever mon courage qui m'abandonne bien souvent⁴⁹. » Amélioration confirmée à sa nièce dans une lettre du dimanche 4 août :

Cependant, le cher Maître va de mieux en mieux. Le repos et l'air vivifiant d'ici lui font le plus grand bien. Je lui ai dit combien vous vous intéressez à sa précieuse et chère santé. Il me charge de vous en remercier et de vous offrir tous ses respectueux hommages⁵⁰. »

Même impression dans sa lettre du 10 août à son neveu : « [...] le cher grand Maître [...] continue d'aller de mieux en mieux⁵¹. »

Le 5 août, Meurice suggère à Lesclide un moyen de contribuer à faire taire les bruits que commence à susciter le silence de Hugo : « [...] la brochure [du discours au Congrès] devra être envoyée signée. Cela fera bien⁵². » Une lettre de Vacquerie, sans doute adressée à Madame Lockroy le jeudi 8, exprime bien l'état d'esprit des amis et de l'entourage de Hugo à la suite des articles qui viennent de donner corps aux rumeurs :

Madame et chère amie / Si je reçois votre télégramme je ferai immédiatement ce que vous me dites. Je suis heureux d'apprendre qu'il y a un mieux, mais il faudrait que l'amélioration se hatât [sic] car ici on commence à causer beaucoup. Got me disait hier qu'à la distribution des prix du Conservatoire, il n'avait été question que de cela. Les journaux s'en sont emparés, à commencer par Le Pays qui a été – Le Pays. Le Gaulois a été relativement convenable. Je coupe ce qui suit dans Le Figaro [texte repris par Le Pays, et cité par nous plus haut⁵³] / Et ce qui suit dans Le Voltaire : « Plusieurs journaux continuent à annoncer que l'état de santé de Victor Hugo donne des inquiétudes à ses amis ; d'autres vont même jusqu'à dire que le grand poète aurait, en deux ou trois

⁴⁷ *Victor Hugo intime*, p.138-139.

⁴⁸ Lettre inédite, B.N.F.

⁴⁹ *Lettres familiales*, p.397.

⁵⁰ *Ibid.*, p.403.

⁵¹ *Ibid.*, p.404.

⁵² *Victor Hugo intime*, p.140.

⁵³ Le texte de cette coupure imprimée, collée sur la lettre, n'a pas été retrouvé dans *Le Figaro*. *Le Pays* le donne dans son numéro du 8 août, comme extrait du *Figaro*. Ce n'est pas du *Pays* que Vacquerie a tiré la citation, le texte n'y est pas imprimé dans la typographie de la coupure. On suppose donc qu'il a été tiré d'un autre journal, ce qui impliquerait que Vacquerie, influencé par l'erreur de référence du *Pays*, aurait faussement attribué le texte coupé au *Figaro* (communication d'Arnaud Laster).

circonstances, donné des preuves d'une excitation d'esprit tout à fait anormale./ M. Vacquerie, que nous venons de voir, vient de nous dire que Victor Hugo ne s'était jamais si bien porté ». / Mais vous voyez comme il sera difficile que tout ne finisse pas par éclater si tout ne se fait pas très prochainement./ Saint-Victor a une envie ardente de partir pour Guernesey avec sa fille. Je le retiens sous tous les prétextes que je puis inventer, mais je suis à bout⁵⁴./ Meurice arrive ce soir à Veules pour passer quelques jours ici. Je lui dirai de vous mener ses filles. Mais dans ce moment vous avez Lockroy et Périn et je crois qu'il est préférable d'espacer les visites⁵⁵.

A Guernesey les relations de Juliette avec Hugo se détendent et, en pleine campagne de presse sur sa prétendue sénilité, il lui écrit, le 14, une bien belle lettre :

Toute mon âme vole à la tienne. Je te sais levée et debout, je sais que j'avais deviné hier et que Dieu est avec nous. Je t'envoie tout ce que j'ai en moi de meilleur. Ma vie est pleine de toi ; tu es la joie de mon passé et la lumière de mon avenir. Ô ma bien-aimée ; donne-moi tout ton cœur et prends le mien. Aimons-nous et que ce soit la fin de tout et le commencement de tout. Les chers êtres que nous aimons savent bien que cet amour là ne gêne pas les leurs. Sois mon espérance comme tu es mon souvenir. Sois ma tranquillité comme tu es ma passion. Abrisons-nous dans l'amour, dans l'éternel amour. Je sens bien que mon âme est à ton âme, qu'elle te veut, qu'elle te saisit, et qu'elle se mêle à toi à jamais. Sois ma bien-aimée⁵⁶ !

Si un dément était capable d'écrire une telle lettre, il faudrait revoir les critères de la maladie. Le 16 août, Meurice écrit d'ailleurs à Lesclide :

*Vacquerie a reçu dernièrement une invitation par une lettre charmante, et telle qu'Il l'aurait écrite il y a trois mois. Vous avez vu que nous nous sommes empressés de publier, moyennant quelques lignes supprimées, la lettre à Rivet [lettre datée du 2 août et publiée dans *Le Rappel* du mardi 13 août (paru donc le 12).] Les bruits dont vous parlez prennent de la consistance, et exagèrent même beaucoup les choses. Comment y parer ? [...] Je lui demande, dans ma dernière lettre, s'il met en ordre Toute la lyre. Ce travail d'arrangement lui serait possible peut-être. Le livre est prêt, ou peu s'en faut, et il n'aurait besoin d'y rien ajouter⁵⁷. En outre, il a été annoncé sur les couvertures des derniers ouvrages, comme étant le premier à paraître. Si on annonçait que l'impression en a commencé et qu'il corrige les épreuves, l'effet serait excellent. Tâchez ce terrain, vous pouvez dire que je vous en ai écrit, puisque j'en ai écrit directement. Mais l'incitation n'est-elle pas prématurée ? Mariette sait-elle s'il écrit, le matin, autre chose que des « lettres ». – Vous avez raison de craindre les reporters ennemis. Veillez surtout à ceux du Figaro . Nous nous étonnons qu'il ne s'en soit pas encore présenté, et il s'en est présenté peut-être. [...].*

Meurice est fort avisé et, comme on l'a vu, un des rédacteurs du journal va parvenir ou a déjà réussi à être reçu incognito à Hauteville-House. Ce que Meurice ignore et qui l'aurait bien rassuré, c'est qu'il va recevoir, datée de ce même 16 août, une lettre chaleureuse de Hugo, qui commence ainsi :

Cher Meurice, C'est aujourd'hui la fête de Georges, il a dix ans, et j'ai décidé que ce serait aussi la mienne. C'est pourquoi je vous prie et je prie vos chères et charmantes

⁵⁴ Hugo l'invitera personnellement le 5 septembre.

⁵⁵ Lettre inédite, Bibliothèque du Musée Victor-Hugo (place des Vosges).

⁵⁶ *Oeuvres complètes*, tome XVI / 1, p. 602-603.

⁵⁷ C'est plutôt le cas des *Quatre Vents de l'esprit*. Hugo aurait-il envisagé de faire paraître ce recueil (qu'il publiera en 1881) sous le titre *Toute la lyre*, ou bien la préparation du recueil qui sera finalement posthume était-elle plus avancée qu'on ne le croit généralement ?

*filles de venir passer près de nous le plus de jours que vous pourrez, autant de jours, autant de fêtes*⁵⁸.

Et, de plus, le poète y répond au vœu que son ami lui avait exprimé « directement », en confirmant qu'il s'occupe de *Toute la lyre*.

Une lettre de Juliette à Hugo, du 30, partiellement publiée par Guillemin, est à ajouter au dossier, malgré le caractère énigmatique de plusieurs de ses allusions :

*Je te remercie d'avoir cédé à mon désespoir et de m'avoir tirée de l'enfer de douleur où je me débattais depuis deux mois [...]. Il faut que tu ne m'y replonges plus jamais. Cela dépend de toi. Le voudras-tu toujours ? le pourras-tu ? Il faut chercher ensemble, avec toute notre bonne foi et tout notre amour, le moyen de ne plus succomber à la dangereuse tentation qui a failli te tuer et me tuer. [...] Il faut rompre résolument avec le terrible passé dont tu sors à peine et qui reste si menaçant pour l'avenir*⁵⁹.

Les deux mois nous renvoient au 30 juin, Blanche semble de nouveau incriminée dans l'accident qui a eu lieu.

À Paris, les amis sont rassurés. L'éditeur Lemerre écrit à Lesclide, le 6 septembre :

*Mille fois merci des bonnes nouvelles que vous me donnez de notre cher et illustre poète. Nous étions tenus au courant par les vrais amis de l'illustre fatigué, et nous savions tous, sauf les rédacteurs de Villemessant [directeur du Figaro], que cela n'avait heureusement rien de grave*⁶⁰.

De son côté, Gustave Rivet remercie Lesclide, le 20 septembre, de lui avoir adressé un « petit mot charmant [...] de notre Maître illustre[...]. Vous savez que nous n'avons pas cru un mot des petits canards stupides lancés par *Figaro*, *Gaulois* et Cie sur l'indisposition de Victor Hugo [...]. Il nous reviendra de Guernesey avec un nouveau volume achevé, j'en suis sûr⁶¹ ».

Le 25 septembre, Paul Meurice, à peine arrivé à Guernesey, écrit à Auguste Vacquerie :

*St Victor a pu causer un quart d'heure avec moi. Il part très content. Excepté le premier jour, Victor Hugo a été très bien. St Victor m'a dit : Vacquerie m'avait prévenu et il avait complètement raison ; Victor Hugo est fatigué, rien de plus. Il est absolument entier. Je l'ai déjà écrit et je vais le répéter à tous. – Le fait est que vous serez étonné du changement. Il y a par ci par là des erreurs, des embarras, des tâtonnements. Mais nous venons de passer deux heures ensemble sur les places de derrière la voiture. Il n'a pas cessé de causer ; et nous avons causé de toute chose, de son livre, de la politique, de toi, de l'immortalité, de Dieu, des sujets les plus élevés. Il parlait comme autrefois, sans lacune, sans trouble. On n'a encore abordé aucun des sujets délicats. Mais ce sera pour une autre lettre*⁶².

Une lettre, datée d'un jeudi sans autre précision, peut-être donc du lendemain de l'arrivée, ne permet pas encore de deviner en quoi consistent les « sujets délicats » mais donne la mesure de la curiosité presque indiscreète des proches quant à la persistance des facultés créatrices du poète :

J'ai eu hier soir avec L. [Lockroy] et sa femme une grande causerie de 10h à minuit ; ce matin, je suis allé chez Mme D. [Drouet] – Ce sera bien difficile de faire prendre les résolutions que nous souhaitons. Je n'en désespère pourtant pas encore. – Dans un grand

⁵⁸ Lettre inédite, B.N.F.

⁵⁹ *Hugo et la sexualité*, p. 125-126.

⁶⁰ *Victor Hugo intime*, p. 144-145.

⁶¹ *Ibid.*, p. 145-146.

⁶² Cette lettre, inédite comme les cinq suivantes adressées par Paul Meurice à Auguste Vacquerie, est conservée sous sa forme manuscrite à la Bibliothèque de la Maison de Victor-Hugo, place des Vosges. Le texte en a été déchiffré et établi par Arnaud Laster.

portefeuille en cuir où sont serrés les vélins de St Victor, nous avons trouvé, Lesclide et moi, des vers récemment faits. Il y a un commencement de Légende avec quatre ou cinq versions. C'est bien mais en tant que commencement, on ne peut prévoir ce qui sortira de ces vers de début. En revanche, il y a une petite pièce d'une soixantaine de vers en quatrains de 8 syllabes. C'est vraiment plein de vers exquis. Il y a un peu de confusion dans [le fond (raturé)] l'ensemble mais pas plus que dans beaucoup d'autres pièces de L'Art d'être grand-père .

Une autre lettre, sans révéler tout à fait les « résolutions » souhaitées, permet de les entrevoir ; datée d'un mercredi, elle a toute chance d'être du 2 octobre :

Ernest Lefèvre et Pierre [son fils] ont apporté dans la maison une grande part d'animation et de gaieté. [...] A travers tout ça je poursuis mon idée. Je tâte le terrain. La question du déménagement n'a pas encore été abordée ; je voudrais que Mme D. attachât le grelot, et puis donner mon énergie. Je montrerai ta lettre mais ce sera difficile. Il a des moments d'affaissement et d'immobilité ; avec des retours de lucidité et d'énergie ; et la volonté est restée entière ; plus que la volonté, l'idée fixe. De là des commencements de scène ; je les arrête, mais je ne serai pas toujours là. Enfin j'essaierai. – Mme Lockroy et L. lui-même sont admirablement bien. Si tu écris à Mme L. insiste sur ces deux points : marcher d'accord avec Mme D., et s'il consentait à déménager, le suivre partout, à Bellevue aussi bien qu'à Auteuil ou Passy. Mme L. d'ailleurs, tout en résistant un peu encore, me laisse penser que ça ne ferait pas question. – Je suis bien ici depuis trois mois, me dit-elle. – On n'a pas encore parlé de retour .

Voilà qui s'éclaircit un peu : il semble bien que Meurice veuille arracher Hugo à la rue de Clichy et à une « idée fixe » qui pourrait bien avoir pour nom Blanche. Et le samedi 5 octobre à 6h du matin, il rédige à destination de Vacquerie un bulletin triomphal qui le confirme:

Après de longs travaux de sape et de circonvallation l'assaut général a été donné hier. Résistance et lutte, terrain défendu pied à pied. Enfin, victoire inespérée. On ne remettra pas les pieds rue de Clichy. On rentrera et on s'installera tout de suite en arrivant hors Paris, sur la route de Versailles (Bellevue, St Cloud, etc.). La retraite de 10 à 11h chaque soir. Le dimanche grand dîner et réception. Chaque jour de semaine un ami de l'intimité. – Maintenant, c'est à toi de montrer ta joie et d'agir sur Mme L. – Elle a fait la grimace à cette victoire. Elle m'avait pourtant plus que promis. Quand je lui avais parlé de Bellevue, lui demandant, si elle irait, elle ne m'avait pas dit oui, mais elle ne m'avait pas dit non. Elle m'avait dit textuellement, – ne croyant pas beaucoup, il faut en convenir, au succès : – Enfin, essayez, voilà quatre mois que je passerai à Guernesey, et ce n'est pas beaucoup dans mon caractère ; je ferai ce qu'il faudra faire. – Ecris lui en ce sens. Qu'elle fasse un sacrifice à son tour [...]. Voici ce que Victor Hugo et Mme L. ont demandé et ce que j'ai promis en ton nom, c'est qu'Ernest Lefèvre [...] revienne ici passer quelques jours avec Catherine [...]. La maison seule, après tout ce mouvement, ce serait dangereux. Il serait capable de revenir à Paris, et comme rien ne serait prêt, de descendre rue de Clichy. Tout serait à recommencer et dans des conditions bien plus mauvaises... E. L[Lefèvre] est ici comme le poisson dans l'eau, et il amuse et occupe prodigieusement Victor Hugo par son entrain et sa gaieté .

Mais Meurice n'est pas au bout de ses peines car, soit pour suivre les vœux de son beau-père soit par convenance personnelle, Alice n'est pas disposée à s'installer hors Paris et Meurice confie, le 9, à Vacquerie :

J'ai reçu hier ta lettre de samedi. Excellent effet sur V.H. [...] Nous avons longuement causé avec Mme L. Je crois qu'il sera impossible, même à toi, d'obtenir d'elle Bellevue .

Ce sera donc, on le sait, l'avenue d'Eylau. Quant au dernier billet du séjour de Meurice, daté du jeudi 10, 7h du matin, il dresse une sorte de bilan contrasté de la situation :

V.H. nous a lu hier des vers de Toute la lyre. Il nous a montré le billard ! Je tâche de le remettre peu à peu dans ses esprits .

*

Quelle analyse peut-on faire de l'événement du 28 juin 1878, après la lecture de ces différents points de vue, parfois polémiques, et au vu du décalage considérable entre une certaine presse qui inventait un état de démence et la correspondance de la famille et des amis qui, sans minorer l'état de santé de Hugo, étaient plus rassurants, ce que confirmera d'ailleurs la suite ?

Conjectures

Contrairement à la certitude des biographes, nous en sommes réduits aux conjectures. Le lecteur est donc invité à participer à cette austère enquête clinique. En fonction des éléments dont on dispose, nous discuterons les différentes versions, et nous proposerons une hypothèse clinique qui tiendra compte de l'état pathologique probable d'un sujet âgé.

Les circonstances rapportées ne le sont pas dans les mêmes termes, elles sont parfois contradictoires, et la chronologie des événements diffère souvent d'un biographe à l'autre. D'après Juana Lesclide, Hugo se serait mis au lit, très irrité, après une soirée tumultueuse qui se termina par un repas tardif. L'accident, qualifié de « grave ébranlement cérébral », serait survenu durant son sommeil, sans autre précision. Fernand Gregh fait état d'« une légère attaque de congestion cérébrale bientôt régressive », mais il se garde de dire en quoi elle consistait, ni quand elle s'est produite, ni quelle a été sa durée. Escholier parle d'« une attaque d'hémiplégie », Maurois d'une « très légère congestion cérébrale » avec cependant des troubles de la parole et des « gestes incertains » qui semblaient avoir disparu le lendemain. Pour Guillemain, « il n'y a pas d'aphasie et ses mouvements restent aisés [...]. Il se sent frappé d'une sorte d' " étonnement " », mais « prostré, stupéfié, vaguement hagard. » Alain Decaux, évoquant ce qu'il appelle une « attaque », affirme qu'après un copieux dîner, « la parole de Hugo s'embarrasse, ses gestes s'alourdissent », puis il se couche et « le lendemain, au réveil, il déclare qu'il se sent très bien. Mais il suffit de le voir pour penser le contraire ». Selon Hubert Juin, il s'agit d'« une congestion cérébrale sérieuse ». Pour Max Gallo, au cours du dîner, il a une véritable aphasie, une paralysie [on suppose d'un ou de deux membres], il étouffe ; on l'aide à gagner sa chambre ; il reconnaît les docteurs Allix et Sée (appelés le lendemain selon Juana Lesclide). Jean Massin est plus prudent « en ne croyant pas sans peine à l'exactitude rigoureuse de la tradition. »

L'hypothèse que Hugo ait eu un accident cérébral au cours de son sommeil est plausible, quelle qu'en soit la cause immédiate, altercation violente, dîner copieux et arrosé, ou activité débordante des semaines précédentes. Le fait d'avoir vu Blanche nue, le jour même, n'était sans doute pas une révélation ; l'ictus cérébral eût été alors plus logique à ce moment-là, ou au cours d'un accouplement, plutôt qu'une dizaine d'heures plus tard. S'il avait été victime d'une hémiplégie avec aphasie persistant le lendemain et même s'aggravant, il se serait agi d'un accident hémorragique constitué par un hématome intra-cérébral. Mais il va de soi que, hémiplégique et aphasique il n'aurait pas pu aller se promener – à pied ou en voiture – avec Juliette dans l'après-midi qui a suivi (comme la lettre de celle-ci, le soir même, en témoigne) ni se rendre chez Blanche en fin d'après-midi, et encore le surlendemain (version Juana Lesclide, contestée par Guillemain). Si lui-même et son entourage avaient voulu cacher ce déficit, l'existence d'une paralysie faciale droite qui accompagne une hémiplégie avec aphasie n'aurait pu être dissimulée. Enfin et surtout, les notes manuscrites du 28 au 1^{er} juillet et les lettres de l'été qui ont été conservées montrent une écriture inchangée, ce qui n'aurait pu être le cas si Hugo avait été paralysé de la main droite. On ne peut pas non plus sérieusement affirmer ou suggérer une aphasie et lui faire dire que « la nature devrait avertir ». En outre, les conditions du voyage à Guernesey quelques jours plus tard sont peu compatibles avec de tels déficits. Bref, on semble plutôt avoir affaire à un accident ischémique transitoire – dû à une chute passagère et localisée du débit sanguin cérébral – qui se caractérise par la disparition totale des signes en moins de 24 heures (souvent en moins de 30 minutes). Quoi qu'il en soit, une telle alerte est sérieuse, car ces ischémies peuvent se répéter à court terme, et elles font craindre un accident constitué, ce qui ne fut pas le cas chez Hugo.

Rien n'indique, en effet, qu'il y ait eu de récurrence de cet accident clinique. Mais nous reviendrons sur ce point car Juana Lesclide et plusieurs biographes à sa suite ont prétendu le contraire.

Quelle pouvait en être la cause ? Deux étiologies viennent à l'esprit : une sténose carotidienne athéromateuse ou une cardiopathie emboligène. En faveur de l'athérome, on retiendra plusieurs facteurs : l'âge, 76 ans, des habitudes alimentaires conformes à celles de la bourgeoisie de l'époque, mais non à nos exigences actuelles ; le refus d'une surveillance médicale : selon Juana Lesclide « il envoyait couramment à tous les diables la médecine et les médecins⁶³ » ; enfin l'absence de traitement préventif. Alain Decaux rapporte que le docteur Sée aurait examiné Hugo âgé de 76 ans (donc peu de temps avant l'accident) et qu'il aurait affirmé : « c'est là le corps d'un homme de 40 ans⁶⁴ ». On sait aussi que la température était très chaude à Paris ces jours-là, et que les convives étaient nombreux ; il était sujet à des saignements de nez et à un faciès vultueux, peut-être lié à une hypertension artérielle chez cet homme hyperactif. En revanche, nous n'avons pas connaissance d'accident ischémique transitoire antérieur à cet événement – mais sur ce point aussi nous reviendrons car des biographes ont cru déceler des avertissements –, ni de cardiopathie ischémique, ni, bien sûr, d'hypercholestérolémie ou de diabète de la maturité⁶⁵.

Une cardiopathie emboligène, même si elle est plus rare, n'est pas à écarter. Elle est due à des troubles du rythme cardiaque avec ou sans cardiopathie sous-jacente, ou lors d'un infarctus du myocarde qui, s'il est indolore, passe inaperçu. Nos moyens actuels qui comprennent l'échocardiographie, l'enregistrement prolongé du rythme cardiaque (Holter) en permettent le diagnostic. Dans ce cas précis, nous n'avons pas d'arguments pour trancher en faveur de l'un ou l'autre diagnostic, même si l'athérome est le plus probable.

Prétendus « avertissements » et pseudo-rechute

Deux notes de Hugo dans ses *Carnets* de 1873 – le 19 novembre : « 1er avertissement. Gravis cura⁶⁶. » et 1875 – le 30 juin : « J'ai eu le phénomène bizarre d'une brusque éclipse de mémoire. Cela a duré environ deux heures⁶⁷. » sont rattachées quelquefois par des biographes à l'accident de 1878.

Maurois, qui les mentionne juste avant de le relater, croit y reconnaître l'effet d'une fatigue liée à sa vie sexuelle⁶⁸. Dans le tableau synoptique de l'édition chronologique des *Oeuvres complètes*, la note de 1873 est citée à sa date avec le commentaire suivant : « S'agit-il de la santé de Victor Hugo ou d'autre chose⁶⁹ ? » Hubert Juin s'interroge :

De quoi s'agit-il ? De la santé de Victor Hugo ? C'est peu probable. De la santé de Juliette ? C'est possible. Du déclin de la liaison entre le poète et Blanche ? Pourquoi pas ? De la marche de François-Victor vers la mort ? Les autres notes démentent cette interprétation⁷⁰.

Hubert Juin est bien inspiré d'exclure cette dernière hypothèse car dans une note du carnet, datée de la veille et restée inédite jusqu'à présent, Hugo enregistre que le docteur Sée a dit à François-Victor « qu'il marcherait dans quinze jours⁷¹ ».

⁶³ *Ibid.* p. 5. Quoi qu'il en soit, on conçoit mal qu'un médecin ose s'adresser « sentencieusement » à Hugo, comme l'écrit A. Decaux, *op. cit.*, pour lui interdire dorénavant toute relation sexuelle avec ses maîtresses.

⁶⁴ A. Decaux, *op. cit.*, p. 986. L'anecdote se trouve dans le n° du 1er mars 1902 de la *Chronique médicale*, sous la signature du Dr Cabanès (p. 145).

⁶⁵ Les dosages biologiques variés et précis n'existaient pas encore.

⁶⁶ *Oeuvres complètes*, t. XVI/2, p. 840.

⁶⁷ *Oeuvres complètes*, t. XVI / 2, p. 858.

⁶⁸ Voir *op. cit.*, p. 544-545. Edmond de Goncourt écrit à la date du jeudi 12 décembre 1878 : « Banville racontait ces jours-ci que Hugo, après une journée de travail, avait voulu sacrifier à Vénus et qu'il s'en était trouvé incapable. Cette mollesse, arrivée pour la première fois à l'homme de granit, l'a jeté dans une profonde tristesse : il a vu dans son cas les signes d'une mort prochaine. » Edmond et Jules de Goncourt : *Journal*, Robert Laffont, 1989, t. 2, p. 809. On ne sait si Hugo a réellement avoué cette défaillance, ni à qui, ni quand. Ne relève-t-elle pas tout simplement d'un commérage du *Grenier* ?

⁶⁹ *Oeuvres complètes*, t. XVI / 2, p. 1034.

⁷⁰ *Op. cit.*, p. 183.

⁷¹ Ces deux citations inédites sont extraites du même carnet conservé à la B.N.F.

Avant d'aller plus loin, il faut souligner que la note du 19 aurait sans doute moins attiré l'attention si l'on avait transcrit les suivantes pour ce même jour :

J'envoie aujourd'hui à M. Claye le 3^e tiers (la fin) du t. 2 de 93. – Heberthe – évacuation. Angleterre 9. / – assistance à Nouméa 5 f. / l'h. de voiture ----- 2 f 50. / – nous avons dîné en famille. Après le dîner M. et Mme Gouzien et M. Jules Laurens qui m'a apporté et donné de fort beaux dessins⁷².

Mais voilà qui ne nous renseigne pas sur la nature de l'avertissement noté ni sur le grave souci qu'il a causé. Faut-il les mettre en rapport non avec le déclin supposé par Juin de la liaison entre le poète et Blanche mais avec un changement forcé de domicile, que semble suggérer l'indication « Heberthe – évacuation. Angleterre 9 » ? Ou bien, autre hypothèse soulevée par le biographe, Hugo s'inquiète-t-il pour la santé de Juliette qui, une note de la veille – inédite elle aussi – nous l'apprend, « est allée prendre un bain de bicarbonate de soude » ? La consultation des lettres de Juliette des 19 et 20 novembre, toutes deux écrites le matin, ne révèle aucune préoccupation de l'intéressée à ce sujet ; celle du 19 fait allusion, sans acrimonie, à une « nouvelle conquête » et celle du 20 confirme la relative résignation de la précédente :

Je renonce à m'immiscer plus longtemps dans tes affaires féminines. Dès aujourd'hui je me désintéresse de ta papillonne .

En revanche, elle relance l'hypothèse d'un souci de santé qui concernerait Hugo lui-même, car elle commence ainsi :

Je fais faire silence autour de toi, mon grand bien-aimé, pour que tu tâches, à défaut d'une bonne nuit, d'avoir une bonne matinée de sommeil. Je t'ai entendu toussailler bien souvent et comme si tu étais éveillé ce qui me fait croire que tu as eu beaucoup d'insomnie. Si je me trompe tant mieux⁷³ .

Hugo n'a-t-il pas pu imaginer dans cette toux les signes avant-coureurs d'une affection plus grave?

Sur l'événement, que Decaux appelle « l'avertissement⁷⁴ », du 30 juin 1875, et que Hubert Juin juge « grave⁷⁵ », Hugo est, on l'a vu, plus explicite. Il décrit très bien ce qu'on appelle un ictus amnésique, c'est-à-dire la perte brutale de la capacité de se souvenir des événements récents ou de se rappeler une information nouvelle. C'est l'attention de l'entourage qui est attirée par le fait que le patient se met soudain à poser des questions concernant le lieu, la date, la situation présente, l'activité en cours. Ce trouble est souvent caractérisé par un manque de conscience du problème, l'absence de troubles de la sensorialité, mais le plus souvent la conscience est claire et la capacité d'accomplir quelques tâches complexes bien apprises demeure. Pendant l'épisode, il n'y a pas d'autre signe neurologique, ni de trouble de l'attention. L'épisode dure de six à vingt-quatre heures. Hugo a donc pu en sous-estimer la durée. Le patient récupère complètement. On observe plus fréquemment cet incident chez un hypertendu, après la cinquantaine. Un stress déclenchant est trouvé dans plus d'un tiers des cas, de nature psychologique ou physique. Sa physiopathologie est inconnue, mais on suppose une diminution du flux sanguin dans les régions temporales, en particulier dans l'hémisphère gauche⁷⁶. Il ne s'agit donc pas d'un accident ischémique transitoire proprement dit, tel qu'il a été défini précédemment. Quant au pronostic, l'épisode reste le plus souvent unique, et non suivi d'accident vasculaire cérébral, ni de démence. On ne peut donc faire de cet épisode le signe avant-coureur de celui du 28 juin 1878. Et là encore ne l'a-t-on pas surévalué du fait de la publication ultra-lacunaire des carnets, qui l'a isolé du reste des notes de la journée, donnant l'impression que c'en était l'unique événement ? Or, dans le

⁷² Notes inédites du carnet conservé à la B.N.F. (transcription A. Laster).

⁷³ Lettres inédites, B.N.F., N.a.f. 16394 (transcription A. Laster)..

⁷⁴ *Op. cit.*, p. 996.

⁷⁵ *Op. cit.*, p. 216.

⁷⁶ P. Laloux, C. Brichant, F. Cauwe, P. Decoster : Technicium 99 m H.M.P.A.O. single photon emission computed tomography imaging in transient global amnesia, *Arch. Neurol.*, 1992, 49 : 543 ; il y aurait un dysfonctionnement transitoire au sein du circuit hippocampo-mamillo-thalamo-cingulaire impliqué dans les mécanismes de la mémoire.

carnet, cette note apparaît après l'indication d'un envoi à Guernesey et d'une visite de Marie Laurent venue le « consulter sur des vers de *L'Année terrible* qu'elle veut dire [le len]demain au bénéfice des inondés » et avant la dernière de la journée : « Nous avons eu à dîner Meurice et Mlle Meurice. Georges et Jeanne ont bien ri et bien joué⁷⁷ ».

*

Examinons maintenant le récit de l'événement qui, si l'on se fiait à Juana Lesclide, pourrait passer pour une récurrence, et auquel elle a consacré un chapitre qu'elle intitule : « La rechute du 13 octobre ». Il commence ainsi :

C'est au moment où une pleine confiance dans l'entier rétablissement du Maître s'était emparée des esprits les plus sceptiques parmi son entourage, qu'une rechute grave se produisit .

Au cours d'une promenade « où trois personnes seulement accompagnèrent le poète – Mme Drouet, Mme Chenay et M. Lesclide – on remarqua que Victor Hugo faisait arrêter fréquemment la voiture et que sa démarche était très hésitante. / Au retour, Madame Léclanche [Marianne] se décida alors à parler. / Ce qu'on apprit fut alarmant. [...] que [les] nuits [de son maître] étaient mauvaises et agitées et qu'il était pris le matin de vomissements et de chaleurs de sang qui le laissaient sans parole. De plus, ses urines étaient épaisses et nuageuses, ses draps de lit portaient des traces d'accidents nocturnes peu communs à son âge et il était pris, depuis la veille, de crachements de sang, accompagnés d'une douleur aiguë au côté. / [...] le poète [avait] recommandé à Marianne le secret le plus absolu [...] / Le lendemain, au déjeuner, comme l'aïeul, voulant faire le bon compagnon, mangeait d'un excellent appétit – Victor Hugo était, on le sait, une belle fourchette – les convives constatèrent qu'il avait le visage très coloré, l'œil abattu, et qu'il parlait à peine ». L'après-midi, néanmoins, le poète prie son secrétaire de lui faire de la lecture et, un peu plus tard, demande du papier et se met à écrire « des vers [...] au courant de la plume » dont Juana précise le nombre : vingt-deux, et la destination : *Toute la lyre*. La soirée est assez gaie. Le docteur Corbin, après le dîner, fait admettre la pose de sinapismes. A table, le 15, on le suppose, Juliette Drouet lit à Hugo dans *Le Rappel* les détails de la mort de Mgr Dupanloup⁷⁸. Tout à coup, Hugo est « pris d'une syncope » dont la robe de velours de Juliette reçoit le contrecoup. Elle attribue le malaise à une arête mais « le Maître n'avait pas touché au poisson qu'on lui avait servi ». Le docteur Corbin, appelé, conclut, après « une assez longue consultation », que « la congestion cérébrale constatée à Paris se transformait en congestion pulmonaire. D'où, les crachements de sang par lesquels la nature cherchait à se dégager. La chose n'était pas dangereuse par elle-même mais il fallait y veiller. / Le docteur croyait en outre que tous ces désordres de mauvais augure annonçaient la prochaine désorganisation de cette puissante nature, ce en quoi il se trompait comme tous ses confrères. / A la suite de cette indisposition, d'apparence bénigne, Victor Hugo fut à nouveau en proie à des crises d'abattement qui le rongeaient. Il ne cachait pas à Marianne son état d'âme... / " Il faut toujours finir ! lui disait-il avec des gestes las"⁷⁹. »

Ce récit, pour décousu et imprécis qu'il soit, n'a pas été cependant sans laisser des séquelles dans les biographies de Hugo. « En octobre, écrit prudemment Escholier tout en se référant à Juana, il est menacé d'une congestion pulmonaire⁸⁰ ». Henri Guillemin, lui, va réécrire l'épisode à sa manière :

Hugo, qui semblait aller mieux en septembre, a eu, le 13 octobre, une rechute. Ce jour-là, après une promenade en voiture pendant laquelle il a fait arrêter la calèche près de dix fois pour uriner – et ses compagnons ont observé avec effroi sa démarche hésitante,

⁷⁷ Notes inédites, transcrites par A. Laster, du Carnet B.N.F.

⁷⁸ Juana Lesclide trouve que cette lecture du *Rappel* (il s'agit du n° du 15, paru donc le 14) manquait étrangement « d'à-propos » et que « cette façon d'amuser [...] était plutôt bizarre », mais elle semble ignorer la violente polémique qu'avait engagée le prélat contre la célébration de Voltaire par le poète et la cinglante réponse de celui-ci, et elle omet de rapporter un détail de l'article qui aurait pu amuser – cruellement – Hugo : c'est après s'être fait lire par son secrétaire « des passages des *Lundis* de Sainte-Beuve » que l'évêque d'Orléans « s'affaissa » et subit une crise cardiaque.

⁷⁹ *Victor Hugo intime*, p.111 à 118.

⁸⁰ *Op. cit.*, p. 327.

son air écrasé, – Mariette, malgré l'ordre formel de se taire que lui avait donné son maître, a prévenu l'entourage : le vieillard a des vomissements nocturnes, et les draps de son lit sont tachés par des émissions. Il a peur, il s'emmure dans le silence et c'est lui maintenant qui voudrait ne plus regagner Paris⁸¹.

D'où Guillemin tient-il les détails ajoutés qui, compte tenu du fait que les promenades duraient environ deux heures, signifieraient que Hugo a eu cinq mictions à l'heure, ce qui semble beaucoup pour un événement apparemment assez subit et fugitif ? Une note de l'édition chronologique des *Oeuvres complètes*, se référant à Guillemin, enregistre la « rechute » comme un fait et ajoute :

Elle se préparait sans doute depuis quelques jours par des malaises et des vomissements nocturnes. Dans quelle mesure les scènes continuelles de la jalouse et moralisante Mme Drouet y ont-elles contribué⁸² ?

Le tableau synoptique de cette même édition, à la date du 13 octobre, indique :

Après une promenade en voiture où l'état de V.H. inquiète les siens, la fidèle Mariette les avertit que V.H. a des vomissements nocturnes depuis plusieurs jours : il semble bien qu'il ait fait une rechute⁸³.

Hugo « est oppressé », renchérit Max Gallo, qui ne donne pas de date.

Il vomit chaque nuit, il a l'impression que la chambre tourne autour de lui. Est-ce une nouvelle attaque ?/ Ecrire, ne serait-ce que quelques mots, l'épuise. / Si la mort est là, si proche, il faut qu'elle le fauche à Paris. / Il y arrive le 10 novembre⁸⁴.

Commençons par préciser que la date de la prétendue « rechute » est sans doute inexacte : on peut, depuis la publication par Gérard Pouchain, des lettres de Juliette à sa famille, affiner la chronologie. Le 14, Juliette écrit de Hugo à son neveu :

A part un peu d'agitation la nuit, qui l'empêche de dormir autant qu'il en a l'habitude, et qu'il attribue au départ de son incomparable et bien cher ami Paul Meurice, sa santé ne laisse rien à désirer⁸⁵.

En revanche, elle lui confie, le 19, une inquiétude quant à la santé de son « bien-aimé » :

Jusqu'à présent, ce n'est qu'une indisposition qui semble vouloir s'en aller depuis deux jours. J'espère que le mieux se décidera tout à fait aujourd'hui. [...] Quelle joie si le crachement de sang n'a pas reparu⁸⁶ !

Le 21, ses craintes sont dissipées et elle se dit « tout à fait rassurée sur cette précieuse et chère santé, le médecin ayant permis de reprendre hier les promenades au soleil en voiture découverte, interrompues pendant huit jours⁸⁷ ». Ces huit jours nous renvoient bien au 13 pour la consultation du médecin mais le reste de la correspondance atteste que le prétexte en a été considérablement dramatisé par Juana Lesclide qui, avant de raconter une représentation donnée à Hauteville-House le 22 octobre, où son mari tenait la vedette, écrit encore que « l'état de santé [du poète] restait critique, bien que les crachats de sang eussent à peu près cessé⁸⁸ ». Or, le 30, Juliette confirme à son neveu :

⁸¹ *Hugo et la sexualité*, p. 130.

⁸² T. XVI / 2, p. 605.

⁸³ *Ibid.*, p. 1059.

⁸⁴ *Op. cit.*, p. 441

⁸⁵ *Lettres familiales*, p.412.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 414.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 415-416.

⁸⁸ *Victor Hugo intime*, p. 121.

La chère santé de notre grand ami est tout à fait bonne, ce qui lui donne l'impatience de revenir à Paris le plus tôt possible⁸⁹.

En fait, Hugo est bien impatient de rentrer à Paris, mais pas du tout, comme le suggère Max Gallo, pour y mourir, et il le faisait savoir à son ami Meurice dès le 25 octobre, avec un humour qui témoigne d'une belle vitalité :

Je veux voter au Sénat et à l'Académie pour empêcher l'archevêque de Paris de passer au Sénat et M. Taine de passer à l'Académie. Nous aurons bien des choses à faire cet hiver, sans compter Toute la lyre⁹⁰.

La première motivation l'emporte sur la seconde, le 5 novembre :

Il importe que je sois au Sénat le vendredi 15, l'Académie fera son choix quelconque le jeudi 14 ; mais j'y manquerai. Elle se passera de moi et je me passerai d'elle⁹¹.

Son espoir est de « décamper » de Guernesey le 9, ce qui sera le cas ; mais le 14, il se rendra tout de même à l'Académie pour voter Leconte de Lisle sans pouvoir empêcher l'élection de Taine.

Pour faire le bilan de l'événement pathologique advenu en ce mois d'octobre, on peut conclure qu'il ne ressemble pas au précédent et qu'il ne s'agit pas d'une « rechute ». Il faut différencier l'hématémèse, qui est un vomissement de sang, de l'hémoptysie, qui est un crachement de sang. Pour simplifier, dans le premier cas l'origine est digestive, dans le second cas, pulmonaire. On ne connaît pas de pathologie digestive haute chez Hugo – provenant de l'œsophage, de l'estomac, du duodénum – , sur les étiologies de laquelle nous passerons. Il s'agissait donc plus vraisemblablement d'une cause respiratoire où l'hémoptysie est fréquente. Les affections les plus habituelles sont la pneumonie avec crachats purulents striés de sang, une tuberculose pulmonaire cavitaire, une tumeur pulmonaire bénigne ou maligne, avec parfois une hémoptysie brutale inaugurale, et, enfin, l'embolie pulmonaire que nous retiendrons, après avoir écarté les autres causes car les signes cliniques d'accompagnement de ces différentes pathologies étaient apparemment absents. En revanche, l'embolie pulmonaire aboutit à un infarctus pulmonaire qui entraîne presque toujours une hémoptysie. Elle se traduit aussi par une difficulté respiratoire (dyspnée) et une douleur thoracique, d'origine pleurale, aiguë et importante, et par une fatigue. Ce sont, si l'on se fie au récit de Juana, les symptômes présentés par Hugo, et c'est sans doute la raison pour laquelle le docteur Corbin avait prescrit des sinapismes. Ajoutons le facteur âge, puisque l'incidence de l'embolie pulmonaire augmente de façon abrupte chez les patients de plus de 60 ans : 4 à 8 fois plus forte que chez les sujets jeunes. Si on retient cette hypothèse, à quoi l'attribuer ? La maladie thrombo-embolique pulmonaire est une complication de la thrombose veineuse, c'est-à-dire que les embolies proviennent des veines périphériques qui, dans le cas de Hugo, seraient profondes⁹² ; mais d'où et pourquoi la maladie ? Nous n'aborderons pas tous les facteurs de risque de thrombose veineuse profonde et d'embolie pulmonaire ; retenons cependant que la thrombose peut précéder la reconnaissance clinique d'un cancer du poumon ou des viscères abdominaux. Dans cette supposition, la tumeur aurait dû logiquement se révéler par la suite, ce qui ne fut pas le cas. On ne peut cependant l'écarter. Contrairement à l'opinion du docteur Corbin, la congestion cérébrale ne se transforme pas en congestion pulmonaire. Les mécanismes à l'origine d'une embolie pulmonaire et d'une embolie cérébrale sont totalement différents, comme nous l'avons montré. D'autre part, Hugo n'était pas resté alité de longs mois du fait d'une impotence majeure qui aurait pu favoriser la survenue d'une surinfection pulmonaire, ce qui est tout autre chose.

*

⁸⁹ *Lettres familiales*, p. 420-421.

⁹⁰ Correspondance avec Meurice, B.N.F.

⁹¹ Lettre inédite, B.N.F.

⁹² Les thromboses des veines superficielles des membres se voient, elles sont douloureuses, et rarement emboligènes.

Au-delà de l'intérêt du dossier médical de l'écrivain, il importe surtout de savoir si ses soucis de santé ont eu une répercussion sur son esprit et sur la qualité de sa production. « A la vérité, écrit Maurois, depuis sa petite attaque, il ne travaillait plus guère. Par les soins de ses disciples, de beaux recueils de vers paraissent chaque année [...]. En fait, tous ces vers étaient anciens⁹³. »

Mais longtemps on a cru que ces recueils étaient l'œuvre du vieux poète. « A mesure que l'âge est venu, écrivait Zola du poète de *L'Âne*, publié en 1880, il est tombé davantage dans une humanitarisme de bon vieillard. C'est ce que j'appellerai le gâtisme humanitaire⁹⁴ » ; et il répétera cette dernière formule, l'année suivante, à propos des *Quatre Vents de l'esprit*, qu'il juge pourtant supérieurs « aux ouvrages séniles du poète, *Le Pape*, *La Pitié suprême*, *Religions et Religion*⁹⁵ ». L'un des rares médecins à avoir traité de la question que nous posons croyait pouvoir faire observer qu'après *Le Pape* (1878), antérieur à l'accident, mais où on sentait « déjà un affaiblissement non point sans doute de l'intelligence ou du lyrisme, mais de la faculté de contrôle et de correction », les livres suivants, *La Pitié suprême* (1879), *Religions et religion* et *L'Âne* (1880) « apparaissent comme des œuvres de déclin⁹⁶ ». Le thérapeute ignorait, tout comme le romancier, que Hugo avait écrit la quasi-totalité de *La Pitié suprême* et de *L'Âne* plus de vingt ans auparavant...

Aujourd'hui encore, les dernières années de la vie du poète restent très mal connues, et le resteront tant que ses carnets, sa correspondance et les lettres que lui adressa Juliette Drouet n'auront pas été publiés dans leur intégralité.

Mais même lorsque des documents existent, reste à les interpréter. Le séjour de 1878 à Guernesey est présenté sous les couleurs les plus sombres par Henri Guillemin : « Quatre mois abominables⁹⁷ ». On pourrait lui opposer les souvenirs de Georges Hugo, que nous avons rappelés. Mais « l'enfer » que Juliette traversa, selon l'expression que Guillemin tire d'une de ses lettres, paraît bien avoir surtout résulté de la découverte par elle de la liaison de Hugo avec Blanche et, dans la lettre même citée par Guillemin à l'appui de son assertion, elle remercie Hugo de l'en avoir tirée après « deux mois⁹⁸ ». Et si Juliette, dans une lettre du 7 octobre à son neveu, craint explicitement « une rechute prochaine », ce n'est pas en raison d'un quelconque symptôme physique, prémonitoire de l'indisposition de la semaine suivante, mais bien du « voisinage dangereux de Paris⁹⁹ ». Une lettre suivante (du 14) le dit encore plus clairement :

La pensée de retourner à Paris pour y souffrir de près ce que je ne peux pas me résigner à souffrir de loin, me rend folle, au point de me pousser à toutes les extrémités du désespoir¹⁰⁰.

De là à avancer que les crises de jalousie de Juliette « n'ont sûrement pas aidé [...] au rétablissement du vieillard¹⁰¹ », il y a un pas que nous ne franchirons pas.

Autre exemple : quelle « imprudence » Hugo peut-il donc avoir commis, à peine rentré à Paris le 10 novembre, et installé dans sa nouvelle résidence¹⁰² ? Avec un mélange de gravité et d'humour, Juliette la lui reproche le lendemain matin :

Non, mon grand bien-aimé, vous n'avez pas le droit de compromettre votre précieuse santé et de risquer votre glorieuse vie sans nécessité. [...] prenez-en galamment votre parti. [...] / mon cher petit grand homme, je te supplie de ne plus recommencer l'imprudence d'hier soir, ni aucune autre plus imprudente encore [...]. / Quand je te vois te désintéresser de toi-même à ce point-là, je crois que tu ne m'aimes plus et que ma présence t'est tellement insupportable que tu veux t'en affranchir par tous les

⁹³ *Op. cit.*, p. 548.

⁹⁴ *Le Figaro*, 2 novembre 1880.

⁹⁵ *Ibid.*, 13 juin 1881.

⁹⁶ Dr Benassis, in *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, mars 1936.

⁹⁷ *Hugo et la sexualité*, p. 125.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Lettres familiales*, p. 410-411.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 412.

¹⁰¹ Note dans l'édition chronologique des *Œuvres complètes*, t. XVI / 2, p. 605.

¹⁰² Vacquerie et Meurice avaient loué un petit hôtel appartenant à la Princesse de Lusignan, situé au 130 de l'avenue d'Eylau, qui sera son dernier domicile ; l'avenue sera baptisée avenue Victor Hugo le 12 juillet 1881.

moyens inavouables et tacitement . Alors il me prend un besoin désespéré et fou de te délivrer à tout jamais de moi plutôt que d'être complice involontaire de tes sacrilèges et multiples tentatives de suicides, non suivis d'effet jusqu'à présent [...] ¹⁰³ .

Saurons-nous jamais à quel comportement exact Juliette pouvait faire allusion ?

Après ce retour à Paris, Hugo redonna des réceptions, souvent éclatantes. Le Tout-Paris des lettres, des sciences, des arts, de la diplomatie, mais aussi des ministres, des journalistes, des sénateurs, s'y côtoyait. Par ailleurs, bien des étrangers distingués, surtout ceux qui touchaient aux Lettres, tenaient à saluer le maître qui avait retrouvé son allant. Son absence prolongée de France se fit ainsi oublier, les racontars et les commentaires sur son état ne trouvèrent plus prétexte à se donner libre cours.

Il y eut certes, dans ces dernières années, une réelle réduction en quantité de sa production littéraire, masquée par les publications successives d'œuvres écrites en très grande majorité avant 1878. Quoi qu'il en soit, on peut concevoir qu'un écrivain, épargné par la maladie durant une longue période de sa vie et qui a été ébranlé dans sa santé, imagine sa fin prochaine et cherche à utiliser l'important fonds dont il dispose pour en extraire les parties les plus significatives, surtout si elles coïncident avec l'actualité, et qu'il veuille les publier avant d'entreprendre des œuvres nouvelles dont il peut craindre de n'être pas en mesure de les achever, et qui iraient alors rejoindre les inédits. Hugo mit tout de même la dernière main aux sommes poétiques que constituaient *Les Quatre Vents de l'esprit*, publiés en 1881, et l'édition définitive de *La Légende des siècles*, regroupant les trois séries publiées en 1859, 1877 et 1883¹⁰⁴. Le recueil *Toute la lyre*, souvent annoncé, ne sera publié, lui, qu'après sa mort, sans que l'on sache très clairement dans quelle mesure le poète a été pour quelque chose dans son organisation.

Mais il ne faudrait pas pour autant négliger la poursuite de sa correspondance et surtout de ses « Actes et Paroles ». C'est peut-être en effet dans son action politique que Hugo démontre le mieux que sa vigueur intellectuelle et son ardeur dans ses engagements de toujours pour la liberté, la justice et les droits de l'homme demeurent intactes. Sur le plan national, en janvier 1879, il dépose au Sénat, aux séances duquel il est assidu (ainsi qu'à celles de l'Académie française), une proposition d'amnistie pleine et entière, qu'il défendra dans un vibrant discours, le 28 février 1878. Entre autres prises de position, en mai 1879, il prononce un *Discours sur l'Afrique* lors d'un banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage ; le 3 août, salle du Château-d'eau, il milite pour le Congrès ouvrier de Marseille ; le 3 juillet 1880, il prononce un troisième discours au Sénat pour l'amnistie ; le 1^{er} août, au Trocadéro, il s'adresse à la Société pour l'instruction élémentaire laïque. Il est réélu aux élections sénatoriales en janvier 1882. Sur les affaires internationales, on peut citer, à titre d'exemples, son intervention, du 27 février 1880, auprès du gouvernement Freycinet contre l'extradition du nihiliste Hartmann, réclamée par le gouvernement russe ; et pour la seule année 1882, son appel du 8 mars demandant au tsar la grâce de condamnés à mort pour terrorisme ; celui du 1^{er} juin en faveur des juifs massacrés en Russie¹⁰⁵, qui est un grand texte, tant dans le fond que dans la forme, avec la publication en parallèle du drame *Torquemada* (composé en 1869) contre l'obscurantisme et le fanatisme ; son appel du 15 octobre en faveur du patriote égyptien Arabi, condamné à mort par les Anglais ; sa lettre du 21 décembre à l'empereur d'Autriche pour lui demander la grâce de l'étudiant révolutionnaire Oberdank (exécuté, il va l'apprendre, la veille !) ; en décembre 1883, il demande encore vainement grâce à la reine d'Angleterre pour l'Irlandais O'Donnell et, en mars 1884, il salue l'abolition de la peine de mort au Brésil¹⁰⁶.

*

¹⁰³ *Œuvres complètes*, t. XVI / 2, p. 606.

¹⁰⁴ Arnaud Laster a révélé dans la récente réimpression (en 2004) de son édition de *La Légende des siècles* (Poésie / Gallimard) les dates des bons à tirer signés par Hugo : 8 et 9 août 1883 pour les tomes I et II, 17 novembre pour les tomes III et IV.

¹⁰⁵ Sur ces deux interventions de Victor Hugo on peut lire une étude détaillée d'A. Laster : « Hugo et la Russie en 1882 : Les combats humanitaires d'un génie octogénaire », in *Victor Hugo, Ivan Tourguéniev et les droits de l'Homme, Cahiers Ivan Tourguéniev Pauline Viardot Maria Malibran*, n°26, 2003, p. 33 à 55.

¹⁰⁶ On trouvera le texte de ces interventions, annotées par Marie-Christine Bellosta, dans le volume « Politique » de l'édition Laffont des *Œuvres complètes* de Hugo, publiée sous la direction de Jacques Seebacher et de Guy Rosa, collection «Bouquins », 2002 .

Au terme de cette approche de l'activité de Victor Hugo au cours de ses dernières années, deux constatations s'imposent à un médecin. La première est qu'il n'a pas eu d'affaiblissement intellectuel à la suite de ses soucis de santé de l'année 1878. L'homme courageux des grands combats politiques est toujours en alerte, et ses interventions témoignent d'une maîtrise de la pensée et d'une expression écrite ou orale percutante, qui sont la preuve que son souffle demeure bien présent.

Du point de vue strictement médical, on est surpris de l'absence de récidives connues des accidents précédents dont elles auraient été la suite logique, d'autant que l'illustre écrivain ne prenait guère soin de sa santé. Il eut cette chance. Un dernier point, et non des moindres, concerne l'écriture et la rédaction. Les manuscrits des textes et de la correspondance de cette époque montrent clairement que son écriture n'a pas changé : elle est lisible, non tremblée ; les ratures sont peu nombreuses, montrant ainsi un contrôle de la pensée, de son expression et de sa rédaction. Le codicille de son testament, rédigé le 31 août d'une main ferme, en est aussi la preuve¹⁰⁷. Il est donc infondé, et injuste, de considérer l'écrivain des dernières années comme un vieillard sénile et improductif. On peut comprendre les jalousies, les ambitions déçues de certains, les querelles, politiques ou autres, de son temps. Zola lui-même ne l'a pas épargné. Il est moins admissible qu'à notre époque certains persistent à discréditer les dernières années de ce génial auteur et homme public. Il n'en demeure pas moins, c'est notre seconde remarque, qu'il existe une indéniable fatigabilité chez ce vieillard. Juliette Drouet elle-même regrettait parfois ses réveils tardifs. C'est oublier les insomnies et la dérégulation du sommeil très fréquentes chez les personnes âgées. Il faut ajouter les autres défaillances de l'âge, telles que la surdité partielle. Le Dr Cabanès, dans un article de 1902, cite cette anecdote :

Un soir, Renan et Augier le trouvèrent pensif au coin de sa cheminée. / Mes chers collègues, dit Victor Hugo en se levant et en tendant cordialement la main comme d'habitude, avec le sourire aimable qui accompagnait toutes ses paroles, je viens de faire un vers. Et souriant toujours / – Voici ce vers / Je suis vieux, je suis sourd, je suis silencieux. / Il y avait sans doute quelque coquetterie dans cet aveu. Mais il est certain que durant les deux dernières années de sa vie, Victor Hugo fut atteint d'une surdité non complète, mais réelle, et la crainte naturelle de répondre de travers à quelque interrogation l'empêchait souvent de prendre la parole. Mais les yeux étaient vifs, le teint coloré, la démarche assurée, et rien ne faisait prévoir une fin prochaine¹⁰⁸.

Des fragments inédits du carnet de Hugo pour 1884 donnent une certaine crédibilité à cette anecdote. On peut y lire un développement du vers cité, sous forme d'un quatrain, puis une sorte de variante des deux derniers vers de ce quatrain, sous forme de distique :

9 janvier
*Triste, sourd, vieux,
Silencieux,
Ferme tes yeux,
Ouverts aux cieux.*

18 janvier
Ferme ici bas tes yeux,

¹⁰⁷ On en trouve le manuscrit reproduit dans le catalogue de l'exposition du bicentenaire *Victor Hugo l'homme océan*, sous la direction de Marie-Laure Prévost, Bibliothèque nationale de France / Seuil, 2002, p. 342.

¹⁰⁸ *Chronique médicale*, du 1^{er} mars 1902. Sur sa dernière maladie, on relèvera le témoignage que constitue le bulletin médical du 18 mai 1885, signé Germain Sée et Emile Allix : « Victor Hugo, qui souffrait d'une lésion du cœur, a été atteint d'une congestion pulmonaire ». Dans une étude publiée en 1936, le Dr Benassis émet l'hypothèse que la lésion du cœur de Hugo était « une insuffisance mitrale fonctionnelle par cardio-sclérose ou, à la rigueur, une maladie de Hodgson par sclérose aortaire » (*Revue thérapeutique des alcaloïdes*, n° de mars). Sur son état mental au cours de cette dernière maladie, relevons les termes du bulletin du 21 mai 1885, 9 h du matin (veille de la mort de Victor Hugo), signé des mêmes médecins que celui du 18, auxquels s'ajoute Alfred Vulpian : « La nuit a été tranquille, sauf quelques instants d'oppression et de grande agitation./En ce moment, la respiration est assez calme ; les fonctions intellectuelles sont intactes » (bulletins publiés en appendice à *Actes et Paroles* dans le volume *Œuvres politiques complètes/Œuvres diverses* réunies et présentées par Francis Bouvet, Jean-Jacques Pauvert, éditeur, 1964, p.839).

*Ouvre les dans les cieux*¹⁰⁹ »

Au cours de notre enquête, nous avons tenté de resituer l'événement du 28 juin 1878. L'incertitude demeure quant à sa cause et à sa traduction clinique, du fait de la pauvreté des signes et des symptômes dont on dispose. Les biographes qui, pour traiter de Hugo en 1878 et au-delà, se sont fortement inspirés du *Victor Hugo intime* de Juana Richard-Lesclide n'ont pas cherché à en vérifier le contenu qui renferme des erreurs et des incohérences. Nous ne pouvons souscrire aux versions romancées qu'ils ont données des événements de l'été 1878, ni aux conclusions fâcheuses¹¹⁰ qu'ils en ont tirées quant à la vie intellectuelle de l'illustre auteur dans ses dernières années.

Trop souvent les biographes usent des droits des romanciers. En tant que médecin, il nous revenait de montrer combien il est difficile de définir et d'interpréter les défaillances physiques et leurs éventuelles conséquences. Nous ne saurions trop inciter à la prudence ceux qui jugent hâtivement des facultés intellectuelles d'un homme âgé. Nous avons proposé des diagnostics et des explications en fonction des éléments biographiques dont nous disposons, dans un souci de justice et pour approcher peut-être la vérité qui est due à la mémoire d'un génie tel que celui de Hugo.

Dominique Mabin

Remerciements :

Cet article n'aurait pu être écrit sans l'aide précieuse d'Arnaud

¹⁰⁹ B.N.F., N.a.f. 13494 (7) : copie par Cécile Daubray d'un carnet dont l'original se trouvait dans la collection de Louis Barthou. Transcription par Arnaud Laster.

¹¹⁰ Jean-Marc Hovasse, dans le tome I de sa biographie de Hugo (*Victor Hugo « Avant l'exil (1802-1851) »*, Fayard, 2001), plus rigoureuse que les autres et dont on attend avec impatience la suite, déplore (p.258) le « pouvoir de nuisance » du livre de Mme Richard Lesclide.